



Batailles inscrites au Drapeau

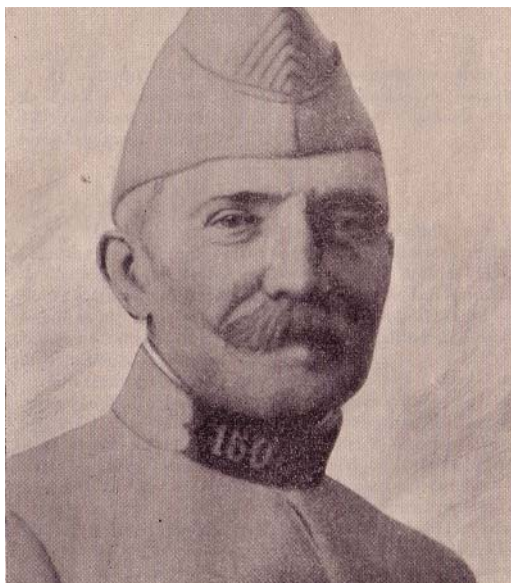
GOLDBERG	1813
BAGATELLE.....	1915
CHAMPAGNE	1915
MORT-HOMME	1916
REIMS	1918
LE CHESNE	1918

CHEFS DE CORPS

Depuis l'origine du 150^e Régiment d'infanterie

MM.

HARTSCHMIDT	1887 - 1890
DE SANTEUL	1890 - 1896
RUNGS.....	1896 - 1901
BRUN D'AUBIGNOSC	1901 - 1905
ESTEVE	1905 - 1909
SORBETS	1909 - 1912
DE CHERON	1912 - 1915
FAURE BEAULIEU	1915
ROLLET	1915 - 1917
VOINIER	1917 - 1920
NUSSBAUM	1920 - 1921
KASTLER	1921 - 1921
JOLY	1924 - 1925
ROZET	1925 - 1928
VIDON	1928 - 1930
BEJARD	1930 - 1931
PORTZERT	1931 - 1934
DUPOUY	1934 - 1936



COLONEL DE CHERON

Tué à l'ennemi le 6 Mai 1915

près de La Fontaine-aux-Charmes (Argonne).

LA 150^e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE (18 août 1794 - 20 avril 1796)

Le numéro 150 a été porté successivement par trois corps de l'armée française : la 150^e demi-brigade de bataille, le 150^e régiment d'infanterie de ligne, le 150^e régiment d'infanterie (régiment actuel).

La 150^e demi-brigade de bataille remontait, par le 2^e bataillon de Conti, qui en fut le noyau, aux glorieux régiment, de l'ancienne monarchie de Nivernais, La Marche-Prince et Conti. Comme toutes les demi-brigades, elle fut formée d'un bataillon de ligne amalgamé avec deux bataillons de volontaires : le 2^e bataillon de Conti, le 1^{er} bataillon de l'Aisne, le 2^e bataillon des Basses-Alpes.

Elle est rassemblée pour la première fois à Grot-Zunder, camp de Meerle, près d'Anvers, sous les ordres du chef de brigade Fabus et fait partie de la 3^e division de l'Armée du nord (Division Lemaire - Général en chef Pichegru). Elle prend part, en plein hiver 1794-95, à la conquête de la Hollande, s'empare de Bréda et fait de nombreux prisonniers. Cette campagne est rendue particulièrement dure par le froid intense et les difficultés de l'approvisionnement. Les troupes, dépourvues de vêtements, de chaussures et parfois même de vivres, font preuve d'une endurance et d'une discipline admirables et la Convention décrète que « l'Armée du nord a bien mérité de la Patrie ».

La paix de Bâle suspend les hostilités (1795) et la 150^e demi-brigade va occuper Berg-op-Zoom, puis, sous le commandement du général Vandamme, elle passe à l'Armée de Sambre-et-Meuse et se porte sur Juliers, par Malines et Aix-la-Chapelle. Une menace de débarquement des Anglais la fait renvoyer à Bruxelles où elle arrive le 20 juillet 1795. Elle occupe ensuite successivement Gand et le camp de Schilol, près d'Anvers (Division Tourville).

Le 5 octobre, les troupes du camp d'Anvers reçoivent l'ordre de se tenir prêtes à marcher sur Paris. La 150^e gagne Lille puis le camp de Marly et fait partie de l'Armée de l'Intérieur (Commandant en chef Barras - Commandant en second Bonaparte). Elle prend ses quartiers à Meudon puis à Saint-Cloud, à l'Ecole Militaire, au camp de Grenelle.

En 1796, le Directoire ordonne une refonte générale des demi-brigades, devenues trop nombreuses pour les effectifs. Leur nombre est réduit à 110 et la 150^e est incorporée à la 21^e.

LE 150^e REGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE (21 février 1813 - 21 juillet 1814)

En 1812, les exemptés et les remplacés des classes 1807 à 1812 furent convoqués sous le nom de « Premier ban de la Garde nationale » et formés en cohortes départementales. Après le désastre de Russie, ces cohortes formèrent des régiments numérotés de 135 à 156.

Le 150^e Régiment d'infanterie de ligne, constitué à quatre bataillons et un bataillon de dépôt, comprenait les cohortes des départements de Maine-et-Loire, Mayenne, Rhin-et-Moselle, Sarre. Les cadres manquaient et furent pris à grand-peine parmi les officiers retraités ou blessés.

Affecté à la division Rochambeau et à l'armée d'observation de l'Elbe, le 150^e passe le Rhin en février 1813, se dirige sur Magdebourg par Cassel et Halberstadt et se trouve placé sous les ordres du Prince Eugène de Beauharnais, commandant en chef les troupes situées autour de Magdebourg. Le 31 mars 1813, le corps d'observation de l'Elbe devient le 5^e corps (Général Lauriston) dont la division Rochambeau (19^e division, comprenant les 135^e, 149^e et 150^e) forme la 4^e division. Il exécute des reconnaissances et des démonstrations sur la rive droite de l'*Elbe* et sur la *Saule* (Avril) pour retarder la marche des Russes et couvrir la reconstitution de l'armée française. Puis il remonte la Saale et vient se réunir, au sud-ouest de Halle, à la Grande Armée dont l'Empereur a pris le commandement.

Le 2 Mai, alors que le 5^e corps arrive devant Leipzig, la bataille de Lutzen s'engage. Le 5^e corps ne peut y prendre part, mais, en fin de journée, il occupe Leipzig d'où il chasse les Prussiens. Il marche sur Meissen à la poursuite de l'ennemi en retraite, passe l'Elbe à Torgau et il est mis, avec les 3^e et 7^e corps, sous les ordres du maréchal Ney. Celui-ci est chargé de tomber dans le flanc de l'ennemi que l'Empereur va attaquer de front dans ses lignes retranchées de

Bautzen. Le 5^e corps remonte la Sprée, passe le 21 mai à Klix et vient attaquer les hauteurs de Würschen qui sont enlevées d'assaut. L'ennemi cède et la Grande Armée le poursuit vers l'est.

Quand l'armistice de Plesswitz (5 Juin) fait suspendre les opérations, le 150^e se trouve à Neukirchen, près de Breslau. La 19^e Division vient s'établir au camp, près de Hanau, et le 5^e corps est réorganisé avec seulement trois divisions.

GOLDBERG

A la reprise des hostilités, le 16 Août, le 5^e corps est aux ordres du maréchal Macdonald et le 150^e prend part aux combats de Zobten (19 Août), Löwenberg (21 Août), et Goldberg (23 Août 1813). Dans ce dernier combat, la division Rochambeau décide du succès de la journée en enlevant d'assaut, après un combat acharné et malgré de lourdes pertes, les hauteurs du Wolfsberg fortement tenues par les Russes. Ce glorieux souvenir est rappelé par l'inscription de la victoire de Goldberg au drapeau du 150^e.

Pourtant, à la suite d'une offensive téméraire, le maréchal Macdonald est contre-attaqué à l'est de Kaltzbach par toute l'armée de Silésie. Une pluie torrentielle, ininterrompue, rend les chemins presque impraticables, fait déborder les rivières et cause aux troupes de cruelles souffrances. Les ponts sont rompus par les eaux et la retraite devant un ennemi très supérieur en nombre se fait très pénible. Le 3^e bataillon du 150^e de ligne, qui était à l'arrière-garde, est coupé de la division et cerné par plus de trois mille cavaliers. Les amorces sont mouillées et pas un fusil ne peut tirer : sans se troubler, nos jeunes soldats croisent la baïonnette et résistent ainsi jusqu'au soir à toutes les charges, marchant et formant le carré alternativement. C'est depuis ce fait d'armes que le 150^e a pour devise

« Avec le fer quand le feu manque ».

Le régiment arrive décimé à Löwenberg (30 août). Son effectif est tombé de 2700 à 900 hommes. Il se regroupe et se ravitaille à Hochkirch, le 3 septembre.

Après un combat heureux contre Blücher à Putzkau, le 5^e corps se porte sur Leipzig et vient occuper, en amont de cette ville, la position de Liebert-Wolkowitz où il repousse, le 14 octobre, une première attaque des Autrichiens. Le 16 octobre s'engage la terrible bataille de Leipzig, appelée « bataille des nations »; le 5^e corps y défend avec succès les positions de Liebert-Wolkowitz et de Gùlden-Gossa contre les assauts de nombreux corps ennemis. Le 18, il se bat sur la position de Probstheyde : le village est plusieurs fois pris, repris, et le général de Rochambeau y trouve une mort glorieuse. Quand vient la nuit, l'ennemi n'a pu nous entamer; mais les munitions sont épuisées et Napoléon se voit forcé d'ordonner la retraite. Le 150^e est presque anéanti dans cette lutte acharnée au cours de laquelle plusieurs membres de la Confédération germanique, nos alliés, et notamment les Saxons, ont trahi l'Empereur en plein combat.

Les débris du régiment se retirent vers le Rhin, sous les ordres du maréchal Marmont, et le 5^e corps se reforme tant bien que mal entre Mayence et Bingen (2 novembre). Le 150^e n'a plus que deux bataillons squelettiques : son effectif est réduit à 27 officiers et 168 hommes. Comme toute l'armée, il est atteint par le typhus. Envoyé à Neuss, le régiment y reçoit de très faibles renforts et le 5^e corps, placé sous le commandement du général Sébastiani, fait partie de l'armée Macdonald qui, ne reculant que pas à pas, atteint Châlons-sur-Marne le 1^{er} février 1814. Les garnisons laissées en route dans diverses places ont encore réduit le régiment : il ne rassemble maintenant que 13 officiers et 99 hommes, mais cette poignée de braves prend part aux opérations de la campagne de France combattant à Châlons-sur-Marne et à la Ferté-sous-Jouarre.

Le 13 février, une réorganisation devenue indispensable amène la suppression du 150^e régiment d'infanterie de ligne après une année de fatigues et combats qui prouvèrent sa valeur. Quelques éléments laissés à la garnison de Julliers et au dépôt de Maëstricht se maintiennent dans ces places jusqu'à la paix et le numéro 150 ne disparaît qu'en juillet 1814.

LE 150^e REGIMENT D'INFANTERIE 1887 (régiment actuel)

Conformément à une loi du 25 juillet 1887, le 150^e régiment d'infanterie est constitué le 1^{er} octobre de la même année, à Verdun, avec une bataillon du 63^e (1^{er} du 150), un bataillon du 66^e

(2^e du 150), et un bataillon du 85^e (3^e du 150). Le 2^e bataillon reste à Longwy où il tient garnison. Le drapeau est remis au régiment le 14 avril 1888 sur le Champ de Mars.

Dès sa formation le 150^e se met au travail, car l'Allemagne, ennemie de toujours et surprise par le merveilleux redressement de la France après la guerre douloureuse de 1870-71, augmente constamment ses forces militaires avec des intentions nettement agressives.

Les compagnies occupent à tour de rôle les forts du Rozellier, de Belrupt, d'Haudainville, de Landrecourt, de Dugny, de Regret, de Belleville, de St-Michel.

En 1889, le 2^e bataillon est remplacé à Longwy par le 3^e bataillon qui y reste jusqu'en 1891.

En 1891 s'ajoute au régiment un quatrième bataillon qui est appelé l'année suivante « Bataillon de forteresse », les trois autres étant dits « Bataillons de campagne ». En 1891, le 2^e bataillon devient 4^e bataillon de forteresse et le 4^e bataillon devient 2^e bataillon de campagne.

En 1897, l'Etat-major et les bataillons de campagne vont tenir garnison à Saint-Mihiel. Le bataillon de forteresse reste à Verdun dont il assure une partie de la défense et il cessera d'appartenir au 150^e en 1913, pour compter au 166^e Régiment d'infanterie nouvellement créé.

LA GUERRE DE 1914-1918

Un crime politique, l'assassinat de l'archiduc héritier d'Autriche à Sarajevo, le 28 juin 1914, fournit aux Empires centraux l'occasion qu'ils cherchaient depuis longtemps. La guerre est décidée par eux dès le 5 juillet. Un ultimatum inacceptable est adressé à la Serbie le 22 et, malgré les propositions de conférence formulées par l'Angleterre, l'Autriche déclare la guerre à la Serbie le 18. Cet acte provoque la mobilisation de quelques corps de l'armée russe, car la Russie ne peut permettre l'écrasement de ses frères de même race. L'Allemagne répond en mobilisant le 31 juillet. La Russie, puis la France, son alliée sont obligés d'en faire autant et l'Allemagne leur déclare la guerre. Enfin, le 4 août, l'Angleterre riposte à la violation de la Belgique par une déclaration de guerre à l'Allemagne.

1914

DEPART EN COUVERTURE

Le 30 juillet, à 23 h. 30, arrive le fameux télégramme : « Faites partir troupes de couverture ». Le régiment est sur pied depuis le matin ; il n'y a qu'à ouvrir les plis secrets, donner les ordres et se mettre en route. Et l'aube du dernier jour de juillet voit, une fois de plus, les bataillons en marche vers l'est, par les chemins de la Woëvre si souvent parcourus. Mais cette fois c'est pour barrer la route à l'envahisseur. L'enthousiasme est grand et l'on a hâte de rencontrer l'ennemi, mais l'allemand reste invisible et les avants-postes s'installent sur les emplacements prévus. Le régiment stationne dans la région de Beaumont, Seicheprey, St-Baussant et c'est là que, le 4 août, il apprend la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France.

Le 14 août, le 150^e se déplace vers le nord et occupe le défilé de St-Benoît-en-Woëvre. Le lendemain, à midi, il aperçoit au loin l'incendie du village de Champs, premier geste symbolique d'un ennemi qui commence une guerre dévastatrice pour tenter de désarmer l'adversaire par la terreur. Le 16 et le 17, relevé par des troupes de réserve, le régiment glisse vers le nord sur Vigneulles puis sur St-Hilaire.

LORRAINE

Prenant part, avec la 40^e division, à l'action générale, offensive menée par la 3^e armée en direction d'Audun-le-Roman, le régiment se porte, le 21 août, sur Norroy-le-Sec et, le 22, il reçoit le baptême du feu dans la vallée de la Crusne, autour de Joppécourt. Les bataillons sont engagés dans des actions séparées qui prennent immédiatement un caractère de vif acharnement. Au nord de la Crusne, le 2^e bataillon, couvrant la droite de la 42^e division, occupe Ville-au-Montois mais ne peut en déboucher ; il défend le village contre des masses compactes qui encerclent la position et ne se replie que le soir, après avoir subi de très lourdes pertes, lorsque sa retraite est déjà menacée. Au sud de la Crusne, le 1^{er} bataillon défend les passages et arrête la poussée ennemie jusqu'à la nuit aux abords de la ferme Le Chanois. Le 3^e bataillon, soutien du 161^e d'infanterie vers Mercy-le-Haut, défend obstinément la position de Higny. Dans la nuit, le régiment, cruellement décimé, se regroupe vers Spincourt.

Le 23 août, le front s'est replié sur l'Othain. Le 24, l'attaque est reprise. Le 150^e, mis à la disposition de la 42^e division, s'empare de Duzey-Nouillonpont. Il reçoit ensuite l'ordre de protéger le repli de la division et il conserve ses positions sous des tirs très violents d'artillerie lourde, clouant sur place l'ennemi qui ne peut dépasser la voie ferrée de Longuyon. A la nuit, le régiment se retire vers Billy-sous-Mangiennes.

Mais la fortune des armes nous est contraire. L'offensive générale n'a pas réussi et la 3^e armée se reporte sur la Meuse. Appuyant sa droite à Verdun, elle pivote autour de cette place en étirant sa gauche vers le sud-ouest pour maintenir sa liaison avec la 4^e armée sur la Saulx.

Du 28 au 31 août, le régiment, passé sur la rive gauche de la Meuse, organise

défensivement les pentes ouest du Mort-Homme. Il prend part ensuite à une série d'actions que l'acharnement de la lutte et les difficultés du terrain rendent quelque peu confuses : contre-attaque sur Nantillois, retraite pied à pied où l'on s'accroche désespérément à tous les obstacles, chaque repli étant suivi d'une contre-attaque.

Le 150^e se trouve près de Nantillois quand arrive l'ordre de ne plus regarder en arrière. Il attaque le 6 sur Ablaincourt qu'il ne peut dépasser, mais où il arrête l'ennemi. Le 10, il maintient toutes ses positions à Rembercourt-aux-Pots au cours d'une lutte furieuse. Et brusquement, l'ennemi se dérobe, c'est la victoire de la Marne, rendue possible par la ténacité des défenseurs de la Lorraine et la 3^e armée y a glorieusement contribué, tenant dans une position aventurée sans se laisser percer. La poursuite commence. Le régiment passe la Meuse à Verdun et arrive dans la région d'Ornes. Mais, tout à coup, il est rappelé vers le sud : l'ennemi vient d'enlever Saint-Mihiel par surprise et menace de déboucher sur la rive gauche de la Meuse, derrière la 3^e armée.

La 40^e division est jetée dans le flanc de l'ennemi : elle va lutter pour sa garnison dont on aperçoit les clochers et les toits, où bien des familles sont restées aux mains des Allemands. La bataille fait rage. Le 22, le régiment attaque sur Lamorville ; et, après une action très chaude, il occupe les lisières sur du Bois de la Selouse. Le 24, l'ennemi attaque : des masses sans cesse grossissantes débouchent de Lamorville, les bataillons luttent pied à pied en se retirant dans la direction de Troyon. L'ennemi, épuisé, s'arrête ; mais nos pertes sont sévères : c'est le capitaine Perdu qui commande le régiment et les compagnies sont groupées par deux. Cependant, le 27, on attaque sur Spada et, le 2 octobre, sur la Côte Ste-Marie, formidable position qui domine Saint-Mihiel. Le 3^e bataillon réussit à prendre pied sur le sommet : une contre-attaque, précédée d'une action d'artillerie puissante l'en déloge et il s'accroche aux pentes avec un farouche entêtement. Les pertes sont énormes mais l'ennemi, impressionné par la vigueur de nos attaques, renonce à son projet de passer la Meuse et tout danger est écarté.

Le front se stabilise et le 150^e alterne avec le 161^e dans la garde de ce secteur. Le 17 décembre, le régiment va au repos à Ville-sur-Cousances où il reste jusqu'au 8 janvier.

1915

BAGATELLE (Argonne)

Court répit que ces trois semaines d'hiver passées dans de tristes cantonnements pour reformer les unités disloquées et amalgamer des renforts. La bataille reprend très proche dans la forêt d'Argonne. Les troupes d'élite du 16^e corps allemand tentent un nouvel effort en se glissant sous le couvert des bois. Le 14 janvier, le 150^e est en ligne dans les bois de la La Guerie et tient le secteur de Bagatelle.

Période à jamais mémorable dans l'histoire du régiment. Pendant sept mois, sous les pluies et dans les boues d'Argonne, sur un terrain que la poussée de l'ennemi empêche d'organiser convenablement, le 150^e soutient victorieusement une lutte incessante contre ; des troupes puissamment outillées et entraînées à la guerre de siège. A ses nombreuses mitrailleuses et à ses obusiers du début de la campagne, l'ennemi ajoute des engins nouveaux : lance-bombes, lance-mines, pétards, grenades à fusil. Les Français n'ont ni matériel, ni canons de tranchées ; pour tenir tête à l'ennemi, le régiment ne doit compter que sur la bravoure de ses soldats, la valeur et l'abnégation de ses cadres.

Une lutte effroyable se poursuit, chaque jour renaissante assauts impétueux, corps à corps furieux, progression pied à pied, mètre par mètre, défense obstinée d'infimes lambeaux du sol de la Patrie. Attaques et contre-attaques se succèdent sans trêve ni repos et le régiment dispute avec acharnement, à l'envahisseur, un sol bouleversé que les sacrifices de chaque jour rendent chaque jour plus cher. Dans les combats de Bagatelle, nos braves, nos simples soldats de France, sans forfanterie et sans gloire apparente supportent les pires épreuves et réalisent les plus merveilleux faits d'armes.

Les attaques se renouvellent constamment, toujours de la même manière : c'est chaque fois le même tableau sanglant, la même lutte affreuse et sournoise ; une préparation puissante d'obus de gros calibres et de mines anéantit nos tranchées, les boyaux sont vite obstrués, tout

renforcement est vain, les fourneaux de mine savamment préparés anéantissent nos frêles barrages et les Allemands s'avancent vigoureusement avec l'appui de leur artillerie de tranchée. Et il se trouve toujours quelques hommes échappés à la mort pour arrêter la marche de l'ennemi, pour contre-attaquer et reprendre en entier ou en partie le terrain perdu.

Le 29 janvier, pendant une relève, l'ennemi force la tranchée du Bec de Poule que le 3^e bataillon devait occuper. Le chef de bataillon Vidal de la Blache donne rapidement ses ordres et dirige la contre-attaque en tête de la 9^e compagnie. La presque totalité de la position est reprise dans un furieux corps à corps, mais les pertes sont cruelles : le commandant De la Blache est tué glorieusement en avant de nos tirailleurs les plus avancés ; tués aussi le sous-lieutenant Magisson, commandant la 9^e compagnie ; le sous-lieutenant Copine ; le capitaine Simonnet commandant la 11^e compagnie ; le sous-lieutenant Bernard, de la 10^e compagnie et la majeure partie des gradés. A la nuit, les unités luttent encore pour récupérer la totalité du terrain perdu.

Les 5 et 6 mars, le 2^e et le 3^e bataillons font neuf contre-attaques afin de reprendre le boyau Sarrola enlevé par l'ennemi.

Le 19 mars, l'ouvrage de Bagatelle est perdu deux fois, repris deux fois et enfin conquis par l'adversaire. Le sergent Darson, de la 12^e compagnie, qui a sauté le premier dans une tranchée allemande, reçoit la Médaille militaire.

Le 24 mars, les 8^e et 10^e compagnies exécutent trois contre-attaques en deux heures et gagnent trente mètres. Le 25, les 9^e et 12^e compagnies se battent furieusement pour avancer des barrages de douze mètres. Le 3 avril, nous enlevons en entier le boyau Sarrola que nous reperdons le soir. Le 9, le 2^e bataillon reprend la tranchée de Bagatelle, la reperd, la reprend, puis la reperd encore. Le commandant Grosset est tué. Nous avons avancé un barrage de un mètre cinquante ! Le 25 et le 27, les Allemands attaquent mais échouent.

Le 1^{er} mai, l'ennemi fait exploser une mine et attaque avec des lance-flammes pendant une relève. Malgré la résistance héroïque de la 9^e compagnie, il atteint notre deuxième ligne et la situation est grave. Debout sur le parapet, le capitaine Juge, revolver au poing, encourage sa troupe et dirige le combat ; blessé, il tombe se redresse et s'écrie : « Tenez ! tenez toujours, mes enfants ! Courage ! » . Il est blessé à nouveau et ne veut pas qu'on l'emporte, il continue à exalter l'ardeur de ses hommes et reçoit une troisième blessure. La 10^e et la 11^e compagnies contre-attaquent et ralentissent l'avance de l'ennemi. La lutte se poursuit jusqu'à 21 heures.

Notre deuxième ligne, perdue et reprise plusieurs fois, reste finalement en notre possession.

Du 3 au 5 mai, le 1^{er} bataillon réussit à reprendre, morceau par morceau, quelques éléments de la ligne perdue le 1^{er} mai. Mais le régiment est épuisé et ne peut plus fournir un nouvel effort. Il est relevé le 6 mai, non sans perdre son Chef de Corps, le colonel De Chéron, tué par un éclat d'obus à 19 heures, près de La Fontaine-aux-Charmes, au moment où, le dernier, il allait quitter le secteur.

Le chef de bataillon Faure-Beaulieu, du 166^e d'infanterie, nommé lieutenant-colonel, prend le commandement du régiment le 10 mai.

Du 10 mai au 10 août, le 150^e tient les secteurs du Four de Paris et de St-Thomas, où la lutte est moins âpre qu'à Bagatelle et les unités peuvent réparer un peu leurs fatigues.

Cependant les Allemands s'acharnent sur Bagatelle et le 150^e y revient à plusieurs reprises comme troupe de renfort et de contre-attaque. Le 30 juin, une attaque violente enfonce les lignes de ce secteur infernal et menace la vallée de la Biesme. Le régiment est alerté, les 1^{er} et 3^e bataillons sont répartis sur les positions de soutien, le 2^e est dirigé sur Beaumanoir et prend immédiatement une part très vive à l'action. Soumis à des tirs précis d'artillerie et de mitrailleuses dès son arrivée, il subit des pertes sévères et flotte un peu, mais le commandant Maignan rallie sa troupe surprise et l'entraîne à la baïonnette ; il échoue ; l'effort est renouvelé sans plus de succès ; les pertes augmentent. Reprise une troisième fois avec une force irrésistible, la contre-attaque réussit enfin : l'ennemi, bousculé, se replie en désordre, abandonnant le terrain qu'il avait conquis.

Le 13 juillet, le 3^e bataillon accourt, une fois encore, au secours des troupes de Bagatelle qui ont perdu leur première ligne. La 10^e compagnie (capitaine Farret) contre-attaque à la baïonnette à la grenade, avec l'aide de fractions d'autres unités et rejette l'assaillant, réoccupant toute la position perdue. Une fois de plus, grâce à l'impétuosité des fantassins du 150^e, l'ennemi restait sur un échec et nous conservions Bagatelle.

Pour les survivants de la Grande Guerre, les combats d'Argonne restent le symbole de l'effort surhumain, par sa durée et sa ténacité de la souffrance et du sacrifice noblement consentis, de la pire misère, mais aussi de l'espérance qui, toujours, anima les cœurs. Aussi, c'est avec fierté

que le 150^e a porté, pendant le reste de la campagne, brodé au fanion de ses compagnies, le nom de « Régiment de Bagatelle », son plus beau titre de gloire. Et le 150^e qui, avec le 161^e, défendit « le secteur le plus dur de la mer du Nord à Belfort », peut fièrement revendiquer une très large part dans la citation suivante du 32^e corps d'armée à l'Ordre de la 3^e armée :

« Depuis sept mois, le 32^e corps d'armée défend ses positions contre les attaques incessantes de l'ennemi ; dans cette lutte sans trêve ni repos, il a fait preuve des plus belles qualités : discipline, endurance, courage. Chefs et soldats sont animés du plus haut sentiment du devoir. Ils honorent l'Armée ».

Signé : SARRAIL.

Le 10 août, le 32^e corps quitte définitivement l'Argonne.

CHAMPAGNE

Après deux semaines de repos à Vraux, près de Châlons-sur-Marne, le régiment remonte en secteur. Une grande offensive se prépare sur un front de 25 kilomètres, depuis la vallée de la Tourbe à l'est jusqu'à celle de la Suipe à l'ouest. La 40^e division, à gauche de la ligne, doit attaquer en direction de St-Souplet. A partir du 8 septembre, le 150^e organise offensivement le secteur de St-Hilaire-le-Grand, d'où il partira. Travail énorme et difficile. Les lignes sont à un kilomètre de l'ennemi et il faut pousser les parallèles de départ à cent cinquante mètres des positions allemandes, sur un terrain découvert où tout mouvement est signalé à l'artillerie ennemie, où tout nouveau retranchement est immédiatement repéré et battu. On ne peut travailler que la nuit, et jusqu'à l'aube tout le monde remue la terre sous les rafales de mitrailleuses et le bombardement d'un adversaire vigilant.

Le 22 septembre notre préparation d'artillerie commence, formidable. Elle durera trois jours et le 25, à 9 h. 15, les vagues du 1^{er} bataillon bondissent avec un enthousiasme inexprimable. Les hommes s'avancent vers les lignes allemandes, heureux de pouvoir enfin courir sus à l'ennemi après avoir tant de fois supporté ses assauts à Bagatelle. Mais bientôt les mitrailleuses crépitent et font des coupes sombres dans les rangs sans pourtant les ralentir un instant. Le capitaine Houstont, commandant la 1^{er} compagnie, est tué en abordant la tranchée allemande ; le chef de bataillon Bichot, le capitaine De Roucy, commandant la 4^e compagnie, sont blessés ; beaucoup d'hommes et beaucoup de chefs meurent. Qu'importe, la progression continue. Une lutte acharnée s'engage sur la position allemande qui résiste avec énergie, les barrages sont enlevés un par un, les contre-attaques sont repoussées et les puissants retranchements du Saillant E tombent entre nos mains. Le 1^{er} bataillon a conquis plus de huit cents mètres en profondeur et fait plus de trois cents prisonniers.

Le lieutenant-colonel Faure-Beaulieu ayant été blessé, le commandant Thomas prend le commandement du régiment. Les 2^e et 3^e bataillons, en réserve de division se portent dans les parallèles de départ ; le soir, ils renforcent puis relèvent le 1^{er} bataillon.

Le 26 septembre, les 2^e et 3^e bataillons donnent l'assaut à la deuxième position. L'avance est lente et difficile, les sous-lieutenants Witt et Michel sont tués, mais l'ennemi est refoulé jusque sur les crêtes qui dominent la vallée de la Py et la lutte se poursuit avec acharnement jusqu'au 4 octobre. La 5^e compagnie, du capitaine Jacquinot, s'empare d'un canon.

Le 6 octobre, le régiment attaque à nouveau à l'Épine de Védegrange, le 2^e bataillon en tête, les 1^{er} et 3^e formant deuxième et troisième vagues. Le 2^e bataillon se heurte bientôt à des fils de fer intacts qui couvrent une tranchée à contre-pente. Le lieutenant Romangin, commandant la 8^e compagnie, est tué ; le capitaine Jacquinot est gravement blessé ; au soir, le commandant Maignan meurt en criant : « Vive la France ! ». L'attaque est brisée, le 2^e bataillon doit se terrer au contact même des défenses ennemies et se maintient sur ce terrain si chèrement conquis, malgré les plus violentes réactions de l'artillerie allemande.

Le 12 octobre, le lieutenant-colonel Ballet prend le commandement du régiment.

Jusque fin décembre, le 150^e travaille avec ardeur dans le terrain conquis et laisse à ses successeurs une organisation solide qui permet d'envisager toutes les éventualités.

1916

MORT-HOMME

Le régiment se reconstitue dans la vallée de la Coole. Il exécute ensuite des travaux dans le secteur de Mourmelon-le-Grand puis monte en ligne à Tahure, fin février. Il y est depuis quarante-huit heures quand une attaque formidable se déclenche sur Verdun. L'ennemi, mettant en oeuvre des moyens encore jamais rassemblés en matériels, lance ses meilleures divisions qui déferlent jusqu'à Douaumont. A force d'héroïsme et de sacrifices, les Français l'arrêtent : il attaque alors sur la rive gauche de la Meuse et donne l'assaut aux positions que domine le Mort-Homme. Le 16 mars au soir, la 40^e division s'engage. Le 150^e monte au Mort-Homme et a le 161^e à sa gauche. Sur ce sommet, objectif principal de l'attaque allemande, c'est un inimaginable chaos : il n'y a plus rien ni abri, ni tranchée, ni trace d'organisation quelconque. Tout s'effondre dans les entonnoirs des milliers d'obus qui explosent sans arrêt, broyant le sol dans un fracas d'enfer. Nul ne saurait dire où se trouvent les premières lignes et les bataillons déployés s'avancent à travers le « bled » jusqu'à ce qu'ils trouvent le contact. Les hommes sont un instant troublés par le spectacle impressionnant de cet horrible champ de bataille, mais en pleine nuit, sous les obus, le commandant Thomas fait exécuter quelques mouvements de manquement d'armes. Chacun sent battre le coeur de son voisin et la solidarité des camarades de combat s'affirme dans le même effort à tenter. Le lendemain, deux tranchées existent sur le front du régiment.

Aucune action d'infanterie ne se produit heureusement dans les premiers jours, l'ennemi ayant besoin de souffler, et le régiment petit organiser tant bien que mal la position, malgré un bombardement incessant par obus de gros calibres.

Le 31 mars, l'artillerie ennemie redouble de fureur, écrase le Mort-Homme et, le soir, l'attaque se déclenche sur les pentes nord-est tenues par le 1^{er} bataillon, réussissant à pénétrer dans notre tranchée de première ligne. Une contre-attaque, magnifiquement menée par le lieutenant Bureau, la rejette en désordre.

Dès lors, la lutte ne cesse plus, les attaques se succèdent avec une violence toujours plus grande, l'ennemi veut à tout prix s'emparer du sommet ; il s'avance pas à pas, attaquant chaque jour à chaque heure. Mais il a devant lui le 150^e et la tâche lui est dure. Le 20 avril, devenant pressant, il menace directement le sommet : la 4^e compagnie, renforcée par des éléments du 1^{er} bataillon, s'élance dans un élan splendide, enlève ses objectifs, les dépasse, atteint l'Ouvrage des Poutres et fait quatre vingts prisonniers. Le lendemain, l'ennemi attaque avec des lance-flammes et arrive à nos tranchées de soutien et de doublement : le sous-lieutenant Pujos, à la tête de grenadiers, lui reprend tout le terrain conquis et fait des prisonniers. La 2^e compagnie s'empare de l'Ouvrage du Trapèze.

Le 22 avril, une préparation d'artillerie d'une violence extraordinaire écrase littéralement nos lignes, nivelle les tranchées, fait sauter les abris et enterre nombre de défenseurs. Sur cette dévastation, quatre attaques successives de plus en plus puissantes s'élancent pour enlever à tout prix l'observatoire du sommet. Les quelques hommes qui restent vivants, héroïques, sortent de leurs trous à demi comblés et refoulent les Allemands à coups de fusil, à la grenade, à la baïonnette. Le 150^e couronne toujours le sommet du Mort-Homme. Pour assurer une protection meilleure de ce point vital le commandant Thomas donne l'ordre de couvrir par des chevaux de frise le poste placé au sommet. Des volontaires se présentent sous les ordres du caporal Bonnet et le soldat Triquet place un premier cheval de frise : il est tué ; le soldat Jassemin continue la tâche : il est tué ; le soldat Caquelard lui succède sans hésitation et tombe à son tour frappé à mort, mais le but est atteint et le poste est couvert.

Le 25 et le 29 avril, la 5^e et la 9^e compagnies attaquent, enlèvent un élément de tranchée sur les pentes nord et ramènent quatorze prisonniers. Le 30, l'ennemi bombarde avec rage tout le secteur et contre-attaque, mais il échoue devant les 9^e et 10^e compagnies et se fait reconduire dans ses lignes par quelques enrégés de la 9^e compagnie. Le caporal Bonnet est tué en défendant le poste du sommet.

Comme pour venger ces échecs répétés, l'artillerie ennemie continue sans trêve son effroyable pilonnage presque ininterrompu depuis vingt jours. Les Allemands n'ayant pu conquérir le Mort-Homme veulent nous interdire d'y rester. Malgré toutes les difficultés, malgré la mort qui frappe, les braves du 150^e tiennent toujours et lorsque dans la nuit du 4 au 5 mai le régiment est

relevé, toute la partie nord du Mort-Homme est en notre possession.

Transporté en chemin de fer au sud-est de Bar-le-Duc, le 150^e se reforme dans les cantonnements de Saudrupt et de Brillon. La 40^e division est citée à l'Ordre de la 2^e armée qui reconnaît ainsi son courage :

« La 40^e division d'infanterie, sous la vigoureuse impulsion de son chef, le général Leconte, remarquablement secondé par les colonels Poignon et Dilleman, commandants les brigades, a, du 16 mars au 6 avril 1916, organisé avec méthode et défendu avec acharnement un terrain particulièrement visé par l'ennemi dont toutes les attaques ont été brisées. Du 13 avril au 4 mai, prenant à son tour l'initiative des attaques, malgré les bombardements d'une extrême violence et les retours offensifs furieux des Allemands, la division a progressivement conquis plus de 1500 mètres de tranchées et infligé de lourdes pertes à l'ennemi. Elle a ainsi attaché, d'une manière impérissable, les noms de Mort-Homme et de Cumières aux drapeaux des 150^e, 154^e, 155^e et 161^e régiments d'infanterie qui avaient déjà bien mérité de la Patrie par leur belle défense de l'Argonne et leur vigoureuse offensive en Champagne ».

Le Général commandant la 2^e Armée : NIVELLE.

Le 18 mai, le général Berthelot, commandant le 32^e corps d'armée, attache au Drapeau du 150^e la croix de guerre avec palme. Au cours d'une réunion des généraux, le général Pétain, commandant le groupe d'armées, prononce les paroles suivantes : « Sur les cinquante et une ou cinquante-deux divisions passées sur le front de Verdun, la 40^e est celle qui m'a donné le plus de satisfactions ; elle a fait preuve d'un mordant dans l'attaque et d'une ténacité dans la défense absolument remarquables... Je la renvoie au Mort-Homme n'ayant rien de mieux à mettre en cet endroit ».

Et le 24 mai, après dix-huit jours de cantonnement, le 150^e se retrouve au Mort-Homme. Mais la situation s'est bien aggravée : l'ennemi est maintenant maître du sommet et nous sommes accrochés aux pentes sud. Le 31 mai, la 12^e compagnie attaque une enclave ennemie qui empêche la liaison avec le 161^e ; son élan est brisé par des rafales de mitrailleuses qui causent des pertes sévères et elle engage à la grenade une lutte qui traîne en longueur. Le commandant Thomas se met alors en tête de la compagnie, saute par-dessus les parapets et entraîne les hommes enthousiasmés par son exemple : l'objectif est atteint, nous faisons soixante-dix prisonniers et la liaison est rétablie.

Plusieurs opérations analogues ayant pour but de régulariser nos lignes sont effectuées au début de juin et, le 6 juin, le régiment quitte définitivement la région de Verdun.

BOIS D'AILLY et BADONVILLERS

Pour lui permettre de se reformer et de combler les vides causés dans ses rangs par la bataille de Verdun, le 150^e est envoyé successivement dans les secteurs calmes du Bois d'Ailly, devant Saint-Mihiel, et du « Rendez-vous des Chasseurs », près de Badonvillers. Il s'entraîne ensuite pendant deux semaines au camp de Saffais.

LA SOMME

Cependant, la bataille fait rage dans la Somme depuis le 1^{er} juillet. Après la surprise du début l'ennemi s'est ressaisi et oppose une résistance de plus en plus forte. Français et Anglais martèlent sans arrêt le front allemand, mais nos divisions s'usent vite à frapper de tels coups et il faut les relever. La 40^e division est appelée sur ce nouveau champ de bataille. Le régiment est embarqué à Bayon le 10 septembre: il débarque dans la région du camp de Crèvecoeur où il poursuit son entraînement pendant quinze jours, puis il monte en ligne le 28 septembre entre Rancourt et Sailly, L'ennemi, qui vient de perdre Bouchavesnes et Rancourt, se cramponne avec une énergie farouche dans Sailly-Saillisel, son dernier observatoire sur nos lignes dans la région. C'est le moment le plus dur de la bataille, d'autant qu'à l'âpreté du combat s'ajoute brusquement la pluie qui transforme en un immense marécage ce terrain pulvérisé.

Le 3 octobre, la 1^{ère} et la 3^e compagnies attaquent et enlèvent la Tranchée Négotin. La 1^{ère} compagnie, vigoureusement conduite par le sous-lieutenant Vassord, fait cent cinquante prisonniers et s'empare de trois mitrailleuses. Le soir du même jour, le 1^{er} bataillon se porte à l'aide

du 24^e bataillon de chasseurs à pied, vivement attaqué ; il se jette dans le flanc droit de l'ennemi qui débouche du bois de St-Pierre-Waast et l'oblige à se replier. Pour ce bel acte de camaraderie, il reçoit les remerciements et les félicitations du colonel Segonne, commandant la 4^e brigade de chasseurs.

Le 7 octobre, dans un élan admirable, le 2^e bataillon franchit sous les tirs de barrage un glacis de 1500 mètres et s'empare des formidables Tranchées de Teplitz et de Berlin, dernières barrières qui couvrent Sailly. Au cours de la journée le commandant Thomas, héros de Verdun, est tué à la tête de son bataillon.

Dans la nuit du 11 au 12 octobre, les 2^e et 3^e bataillons attaquent par surprise les lisières ouest de Sailly et, malgré des pertes sensibles, parviennent jusqu'à la route nationale et dans la cour du château ; là, ils soutiennent des luttes furieuses à la baïonnette et repoussent plusieurs contre-attaques, attaques, mais, à cause de la nuit d'encre et des difficultés de ce terrain inconnu, chaotique, ils se replient aux lisières du village. L'ennemi sent que ce point va lui échapper et il concentre toutes ses batteries de gros calibres sur nos positions pour briser dans l'oeuf la nouvelle attaque qu'il prévoit. Elle se déclenche en effet dans l'après-midi. Les 2^e et 3^e bataillons pénètrent de nouveau, au prix de pertes sanglantes, dans les ruines du château où ils se cramponnent, décidés à y tenir coûte que coûte. L'ennemi, épuisé, ne réagit pas, mais notre position est jugée trop aventureuse : le soir, les unités sont rappelées dans la tranchée de Teplitz. Le régiment n'est pas en état de fournir à ce moment un nouvel effort, mais il a grandement préparé la conquête définitive du village de Sailly, après s'être emparé de deux kilomètres de terrain en profondeur, de mitrailleuses et de nombreux prisonniers. Aussi la division est-elle citée à l'Ordre dans les termes suivants :

« La 40^e division est entrée dans la bataille de la Somme le 29 Septembre. Pendant dix-huit jours, sous un bombardement qui lui rappelait les labeurs du Mort-Homme, elle a progressé, enlevant la tranchée des Portes de Fer, les tranchées de Teplitz et de Berlin, et pénétrant dans Sailly-Saillisel. Une fois de plus, elle a justifié sa glorieuse citation à l'ordre de l'armée ».

Signé : DEBENEY.

Le 1^{er} octobre, le régiment est relevé par le 152^e et va se reposer dans la région de Gournay-en-Bray, où il reçoit sept cents jeunes soldats de la classe 1917.

Trois semaines après sa relève, le 150^e remonte en ligne. Sailly est à nous, mais à l'est de la route de Bapaume l'église constitue un point d'appui redoutable et couvre le hameau de Saillisel. Il faut s'emparer de l'église et du hameau.

Le 6 novembre, le 1^{er} bataillon part à l'attaque de la tranchée de Saillisel. Il progresse difficilement dans un terrain qui n'est plus qu'une vaste fondrière et, pris d'écharpe par les mitrailleuses de l'église, il doit se replier sous un feu d'enfer.

Le 9, après une nouvelle préparation, l'attaque est reprise avec un magnifique élan. Les 10^e et 11^e compagnies enlèvent de haute lutte l'église, puissant nid de mitrailleuses protégées de béton. Le 1^{er} bataillon s'empare de la tranchée de Saillisel et rejette les derniers défenseurs dans le hameau. Enfin, le 11 novembre, les 1^{er} et 2^e bataillons ravissent totalement en une demi-heure le hameau de Saillisel où s'est concentrée la suprême résistance de l'ennemi ; il y prend des mitrailleuses et plus de cent prisonniers.

Ainsi, après six semaines de lutte acharnée, la position entière de Sailly-Saillisel, farouchement défendue par l'ennemi, est tombée entre nos mains ; mais nous éprouvons des pertes douloureuses et le régiment paie de son sang le plus pur le fruit de ses assauts. Ont été tués dans ces combats épiques : le sous-lieutenant Favry, le lieutenant Occhimini, le sous-lieutenant Petitfils, le capitaine Maubrey, le lieutenant Vassord, le sous-lieutenant Boissenault. Le corps de l'héroïque capitaine Maubrey étant resté à quelques pas de la ligne ennemie, les braves soldats de sa compagnie ne veulent pas le laisser aux mains des Allemands et des volontaires se présentent au chef de bataillon pour aller le chercher. Pendant trois nuits consécutives, le sergent-fourrier Zéde et le brancardier Durand vont à sa recherche en rampant sous la mitraille et leur dévouement permet enfin aux survivants de la 2^e compagnie d'inhumier, dans le ravin de Maurepas, leur chef aimé.

Le régiment est relevé dans la nuit du 12 au 13 novembre, et va séjourner au camp de Dravegny.

1917

Pendant le mois de janvier, le 150^e tient le secteur de Ville-sur-Tourbe, montant la garde face à l'ennemi dans des tranchées inondées, puis il vient se préparer aux futurs combats dans les bons cantonnements de la région d'Avise.

Une nouvelle offensive est en préparation à laquelle la 40^e division doit participer et, dès le 16 février, les 2^e et 3^e bataillons contribuent aux travaux dans la région de Vaux-Vareennes.

Fin mars, le régiment, regroupé au camp de Sacy, ramasse ses forces. La 40^e division doit agir au sud-est de Berry-au-Bac contre les positions de la cote 108 et le Mont Sapigneu1. Le 150^e attaquera entre le 161^e à droite et le 251^e à gauche. Le 3^e bataillon monte en ligne le 4 avril pour préparer les bases de départ et son chef, le commandant Farret, est tué le 5, en reconnaissant le secteur. Les deux autres bataillons gagnent Chaton-le-Vergeur le 11 avril.

L' AISNE

Le 16 avril, à 6 heures, les trois bataillons, échelonnés l'un derrière l'autre dans l'ordre de bataille, se portent magnifiquement à l'attaque et grimpent les glacis du Mont Sapigneul formidablement organisés. L'ennemi, aux aguets, déclenche immédiatement un feu terrible sur nos rangs qui s'avancent résolument. Des feux croisés de mousqueterie et de mitrailleuses balaient les pentes et créent des vides considérables, ce qui n'empêche pas le 1^{er} bataillon d'enlever la première ligne et de continuer au-delà. Son chef, le commandant Lhermitte, est blessé. Le 2^e bataillon, poussé en renfort du 1^{er}, submerge la deuxième tranchée allemande mais le commandant De Marolles, promu la veille, est tué en guidant l'attaque et son dernier geste montre l'ennemi à ses hommes.. La troisième ligne allemande est atteinte et une lutte violente s'y engage à la grenade ; les unités sont dissociées et mélangées; la liaison avec le 161^e n'existe plus. Dès 6 h. 30, l'ennemi, en formations serrées, lance une contre-attaque sur le 2^e bataillon ; le commandant Baccavin rallie quelques fractions et, debout sur le parapet, il crie à ses hommes : « En avant nous allons montrer ce que vaut le 2^e bataillon ». A peine a-t-il proféré ce cri qu'il tombe frappé à mort. Le capitaine Sarrola, qui veut continuer le mouvement, est tué aussi, mais la contre-attaque est repoussée, ainsi que plusieurs autres, venant se briser sur la ténacité des défenseurs. Les pertes sont énormes, tranchées et boyaux sont enfilés de bout en bout par le feu plongeant des mitrailleuses du Mont Spin et du Mont Sapigneul. Ce feu est tellement intense que la liaison par coureurs est impossible, tout homme qui ne se couche pas à plat ventre au fond de la tranchée est un homme mort.

Les Allemands attaquent sans arrêt. Six barrages de fortune sont construits et défendus héroïquement par nos grenadiers. Jusqu'à 14 heures, la position conquise est intégralement maintenue, mais il reste seulement quelques officiers et gradés, les munitions sont à peu près épuisées et il est impossible d'en recevoir d'autres. L'ennemi entreprend alors sur toute la position tenue par nous, un tir systématique d'une violence inouïe ; sous un déluge d'obus de tous calibres, les braves soldats du 150^e tiennent toujours. A 18 heures, le feu redouble d'intensité, puis, bientôt l'ennemi se précipite en masse : un combat farouche s'engage à la grenade, à coups de crosse, car nous n'avons plus de cartouches. La position est submergée mais, devant les débris du régiment regroupés dans la parallèle de départ et décidés à s'y faire tuer autour du colonel, l'ennemi épuisé arrête son effort ; seule, son artillerie continue à faire rage. A la nuit, le colonel Rollet est grièvement blessé à la tête par deux obus de gros calibre. Sous la direction du chef d'escadron De Bonnefoy, adjoint au colonel, les survivants organisent quelques points de résistance sous un feu d'artillerie qui continue jusqu'au jour.

Cette sanglante journée du 16 avril, commencée dans un rayonnement d'espérance, se terminait dans le deuil et la tristesse. Le 150^e avait pourtant écrit de son sang, sur les pentes de Sapigneul, une belle page de son histoire et il obtint une glorieuse citation à l'Ordre du 32^e Corps d'Armée, transformée en octobre en citation à l'Ordre de l'Armée :

« Le 16 Avril 1917, le 150^e régiment d'infanterie, sous le commandement du lieutenant-colonel Rollet, s'est élancé avec un enthousiasme superbe et une farouche énergie à l'attaque du Mont Sapigneul et a atteint d'un seul bond la troisième ligne ennemie. Décimé par un feu terrible d'artillerie et de mitrailleuses, il a résisté toute la journée à de furieuses contre-attaques, montrant une énergie et une ténacité admirables, accomplissant des prodiges de valeur et ne s'est replié que le soir, après

avoir perdu son lieutenant-colonel, ses trois chefs de bataillon, la majeure partie de ses cadres et plus de la moitié de son effectif ».

Le Général commandant en chef : PETAIN.

BERRY-AU-BAC

Relevé le 17 avril dans la soirée, le régiment se rend au camp de Romigny où il est renforcé par des éléments venus de son dépôt divisionnaire, de son 9^e bataillon et par un bataillon du 352^e d'infanterie dissous. Le lieutenant-colonel Voinier en prend le commandement le 29 avril.

Le 150^e se reconstitue un peu dans la région de Romigny, puis il remonte en ligne le 17 mai, occupant le secteur de Berry-au-Bac., entre Miette et Aisne, où il travaille à l'organisation des positions conquises le 16 avril par la 42^e division. Maintenu en ligne jusqu'au 6 juin, il fournit un travail de terrassement considérable, sous des tirs de harcèlement continuels de jour et de nuit, et laisse en partant un secteur très solide.

Le 6 juin, le régiment gagne par étapes le camp de Mailly où sa réorganisation et son instruction s'effectuent d'une manière à peu près complète. La mission américaine du Général Pershing, assiste aux Fenus à une démonstration d'attaque exécutée par le 2^e bataillon.

VERDUN

Le 8 juillet, le régiment est transporté dans la vallée de la Meuse où il occupe des cantonnements dans la région de Maxey-sur-Vaise. Une grosse action offensive devant se produire sur le front de Verdun, le 150^e débarque de camions à Belleray le 23 juillet et le 31 il monte en ligne dans le secteur de Louvemont, avec la mission d'équiper le front d'attaque de la 165^e division. Du 1^{er} au 18 août, les compagnies travaillent toutes les nuits à l'organisation des parallèles de départ et voient leurs travaux détruits chaque jour par les obus ennemis. L'effort demandé aux unités de première et de deuxième ligne est très grand. Obligés de travailler dans l'eau et dans la boue, sous des averses d'orage presque quotidiennes qui sapent et font s'écrouler les tranchées dès qu'elles sont ébauchées, dans une atmosphère que les obus toxiques rendent irrespirable, les hommes se montrent admirables de patience, d'ardeur à la tâche et de courage. Les services de l'arrière sont, eux aussi, mis à rude épreuve ; les routes sont bombardées jusqu'à 10 ou 12 kilomètres de la première ligne sur tous leurs parcours, les convois et les corvées sont gênés par les tirs à obus toxiques et explosifs. Chaque jour de cette pénible période est marqué par des pertes sévères. mais le travail continue en dépit de tout : la tâche est entièrement accomplie quand les unités d'attaque viennent prendre position.

L'attaque est déclenchée le 20 août. Elle est menée sur la rive droite par deux divisions du 32^e corps, en direction de Beaumont. La 40^e division est prête à intervenir. Le mouvement offensif réussit pleinement et nos lignes sont portées jusqu'aux lisières de Beaumont.

Le 27 août, le régiment remonte en ligne ; il occupe d'abord le ravin des carrières d'Haudromont et d'Heurias et exécute toutes les nuits de très pénibles corvées de ravitaillement vers les premières lignes, sous les tirs continuels de l'artillerie ennemie et au milieu de nappes de gaz. Le 13 septembre, les 2^e et 3^e bataillons passent en première ligne devant Beaumont et organisent, sous les tirs d'artillerie les plus violents et la menace constante de contre-attaques, la position conquise la semaine précédente.

Dans l'intervalle, une nouvelle offensive est engagée le 8 septembre par les 69^e et 128^e divisions sur le front Ornes - Bois le Chaume et le 1^{er} bataillon y prend part avec mission d'enlever le bois des Fosses pour couvrir la gauche de la 69^e division. Dès 5 h. 10, il se porte à l'assaut, atteint et dépasse d'un seul bond son objectif, mais le régiment voisin n'a pu avancer et la droite du bataillon se trouve en flèche dans un brouillard épais. Les Allemands contre-attaquent, après une préparation d'artillerie extrêmement violente, et bousculent la 2^e compagnie (Cie Fougerolle) qui se défend héroïquement. Des combats acharnés s'engagent : le capitaine Fougerolle et le sous-lieutenant Lhuillier sont tués, le sous-lieutenant Mallet est grièvement blessé. Le bataillon doit se reporter à deux cents mètres en arrière dans une tranchée de soutien où il arrête toutes les contre-attaques. Le 10, à 15 h. 30, l'attaque est recommencée avec la même ardeur et le même succès. La section de l'adjudant Godard s'empare du point le plus solide de la position et y tient tête à toutes les réactions ennemies. Dans un corps à corps, l'adjudant Godard tue de soi revolver

plusieurs Allemands dont un lui avait déjà sauté à la gorge. Le 1^{er} bataillon, a conquis toute la partie nord du bois des Fosses.

FORET DE FACQ

Relevé de Verdun le 24 septembre, le régiment est transporté en camions dans la région de Taillancourt Burey-la-Côte. Le soir du 26 septembre, le général Pétain, commandant en chef les groupes d'armées du nordet du nord-est, reçoit les officiers de la 40^e division à la mairie de Maxey-sur-Vaise et prononce notamment ces paroles :

« J'ai gardé de la 40^e un souvenir inoubliable. Cette division a été le pivot de la bataille de Verdun sur la rive gauche en mars et avril 1916. C'est sa conduite qui a inspiré l'Ordre général du 9 avril qui se termine par ces mots : « ON LES AURA » ... La 40^e division peut être montrée en exemple à bien d'autres. Je donne la fourragère à chacun des 150^e et 161^e régiments d'infanterie... Si je ne donne pas la fourragère à la 40^e division, à qui voulez-vous que je la donne ? »

Le 5 octobre, le régiment se rend au camp de Bois l'Evêque, près de Toul : il y reste une dizaine de jours et le 15 octobre, la 40^e division monte en ligne dans le secteur de Marbache. Le 150^e occupe la Forêt de Facq, ayant à sa gauche le 251^e qui tient Xon et à sa droite la 39^e division.

1918

Le régiment reste dans la Forêt de Facq pendant sept mois, jusqu'au 20 mai. Le secteur est immense, il exige par conséquent une surveillance qui absorbe la presque totalité des effectifs. D'autre part les principes de l'organisation défensive subissent de profondes modifications qui exigent d'importants travaux. Enfin les embuscades, les coups de main sont rendus très difficiles par la Seille séparant les lignes et domine par les positions allemandes dans la plus grande partie du secteur, aussi chacune de ces petites expéditions doit être préparée minutieusement et comporte de grands risques. Mais les hommes du 150^e font voir de quoi ils sont capables. Dans la nuit de Noël, un groupe du 2^e bataillon franchit la Seille sur la glace et enlève une sentinelle. L'ennemi riposte et essaye d'enlever par surprise le poste Fouché, complètement isolé : il échoue le 29 janvier, le 28 février, le 15 mars, et nous laisse chaque fois des prisonniers. Le 19 mars, une embuscade du 2^e bataillon disperse une patrouille au bois Bluzet et ramène des prisonniers, mais le 21 avril une reconnaissance du 3^e bataillon se heurte à un gros détachement et subit des pertes. Le 4 mai, le 1^{er} bataillon enlève des prisonniers à l'est de Port-sur-Seille, cependant il échoue le 10 et perd quelques hommes. Et que d'autres coups-de-main restent sans résultat, malgré de pénibles efforts, que d'embuscades interminables dans le froid, la neige, sous la pluie, par les longues nuits d'hiver. Aussi quelle joie quand la patrouille ramène des Allemands après des heures de patience et d'attente. C'est la seule récompense à l'obscur labeur qui se poursuit dans la forêt.

Au printemps, la forêt de Facq est devenue un obstacle formidablement organisé, on peut dire impénétrable, imprenable. Le régiment a prouvé là qu'il était aussi bon travailleur que bon combattant, ne négligeant aucune des tâches qui lui sont confiées, si ingrates qu'elles fussent.

Mais bientôt les forces que l'ennemi a accumulées en Lorraine disparaissent, absorbées par l'offensive de la Somme contre l'armée anglaise. La 40^e division est relevée et se rend dans la région de Blénod-les-Toul. Le 150^e quitte la Forêt de Facq le 19 mai.

LA MARNE

Le régiment reste à peine quelques jours au repos. Le 27 mai, en effet, l'ennemi se rue à l'assaut du Chemin des Dames, force l'Aisne et la Vesle et déferle vers la Marne. Embarqué le 29 mai au matin, le 150^e débarque le soir même aux environs d'Epernay, descendant du train pour monter immédiatement dans les camions qui attendent en files le long de la voie ferrée. La situation semble grave. La route que suit le régiment est encombrée par d'interminables convois

français et anglais qui refluent vers les ponts de la Marne. L'artillerie lourde se replie au sud de la rivière. Au milieu de ces colonnes, c'est une fois de plus le lamentable exode des habitants qui fuient devant l'invasion : triste spectacle serrant le coeur de ceux qui montent à la bataille.

A la nuit, le colonel et le 2^e bataillon débarquent à Chantplat ; les autres bataillons rejoignent dans la nuit et le lendemain matin. Le 30 mai, le 150^e tient les lisières sud du bois de Bonual devant Romigny et Ville-en-Tardenois, et les pentes de la cote 250, à l'ouest de Jonquery. Toute la journée de nombreux groupes d'Anglais se regroupent au milieu du régiment et, le 31, le contact de l'ennemi est pris sur tout le front.

Le 1^{er} juin au matin les Allemands attaquent et enlèvent la cote 250. A 14 heures, ils débouchent en masse de Ville-en-Tardenois et de Romigny et attaquent le 2^e bataillon étalé sur un front trop étendu face au nord et face à l'ouest. Malgré la splendide résistance de ce bataillon et des pertes sanglantes, l'ennemi se glisse entre les fractions de la défense, poussant sans cesse en avant des troupes fraîches. Les sections du 2^e bataillon tiennent sans rompre jusqu'à l'encercllement, mais les nasses ennemies submergent la résistance. Sur le point d'être pris, les groupes éparpillés se jettent dans les taillis où ils engagent une lutte acharnée. L'ennemi atteint le chemin Jonquery - Ville-en-Tardenois et isole les 6^e et 7^e compagnies. Le lieutenant Morel tombe blessé aux mains des Allemands, mais le sous-lieutenant Nogues ne veut pas abandonner son chef, il rallie quelques hommes, contre-attaque à la baïonnette et parvient à enlever le lieutenant Morel pour le transporter dans nos lignes. La lutte continue de plus en plus violente à l'est de la route, mais bientôt l'ennemi, dissocié par la résistance et les contre-attaques du 2^e bataillon, décimé par les pertes, n'avance plus que très lentement. A 17 heures, l'attaque est arrêtée : l'ennemi est à bout de souffle.

Pendant ce temps, le 1^{er} bataillon et le 77^e bataillon de tirailleurs sénégalais, attaqués de front à l'ouest de Jonquery et menacés à revers par l'attaque venant de Romigny, se replient dans le plus grand ordre en pivotant sur leur gauche et se rétablissent face au nord. Vers 19 heures, la ligne du 150^e est solidement fixée au Bois de la Cohette.

Dans la nuit, l'ennemi réussit à s'infiltrer entre le 3^e bataillon et la 120^e division : il prend pied sur la croupe de Cuisles à notre extrême gauche et menace toute la vallée de Cuchery, derrière nous. Le 3^e bataillon le contre-attaque dès le matin avec vigueur et le rejette dans le ravin de Jonquery, lui infligeant des pertes sévères et lui prenant de nombreuses mitrailleuses. La ligne est complètement rétablie. Le lieutenant Malet, commandant la 11^e compagnie, est tué en tête de la contre-attaque.

Le 2 juin au matin, la ruée allemande, qui s'avancait à pas de géant depuis le Chemin des Daines, est complètement brisée ; l'ennemi sent qu'il ne peut plus rien espérer sur ce point et se retranche. Aussi le régiment vainqueur reçoit à l'Ordre de, l'Armée la citation suivante :

« Magnifique régiment, animé du plus beau sentiment du devoir et du sacrifice. Après avoir tenu, dans des conditions souvent pénibles, un secteur important du front, a été jeté en pleine bataille avec mission d'arrêter coûte que coûte l'avance ennemie. Sous les ordres du lieutenant-colonel Voinier, a résisté pendant une semaine, sans faiblir, dans des combats très rudes, allant souvent jusqu'au corps à corps, à l'assaut de forces supérieures, et a conservé ses positions, infligeant à l'ennemi de lourdes pertes et lui faisant des prisonniers ».

Le Général commandant la 5^e armée : BERTHELOT.

REIMS

SECTEUR DE LA COHETTE

Après plusieurs nuits agitées d'alertes pendant lesquelles la fusillade crépite en première ligne, le secteur nouveau se calme et se stabilise. Les unités en profitent pour se mettre au travail et organiser sérieusement le terrain qui leur est confié. Pendant 50 jours consécutifs, le régiment reste en ligne sans relève sous les bombardements quotidiens d'obus à gaz, menant à bien une énorme tâche. Le 2^e bataillon, qui a perdu la moitié de son effectif dans les combats de la Marne, reçoit ses renforts en ligne. Dans les premiers jours de juillet, le Bois de la Cohette est devenu une véritable forteresse.

On s'attend à une nouvelle attaque le « Friedensturm » des Allemands, l'Offensive pour la paix qui doit, disent-ils, être la dernière et forcer la victoire. L'artillerie ennemie exécute des

réglages, les patrouilles sont plus actives, puis, vers le 10, c'est le silence absolu, le calme complet et impressionnant qui précède la tempête.

Le 12 juillet, notre défense est échelonnée en profondeur : un seul bataillon reste sur la première position qui devient position d'avants-postes. Une résistance plus forte est portée en arrière sur la ligne des hauteurs de la Fortelle et du Bois Rodemat, constituant la position principale. Le 14 juillet, le 1^{er} bataillon monte aux avant-postes pour y remplacer le 2^e.

A minuit, en pleine relève, le tonnerre de l'attaque éclate sur un front immense. C'est l'annonce de la ruée suprême. Pour le régiment, plus que jamais, il faut tenir. Mais ce mot résume l'histoire du 150^e à Bagatelle, à Verdun, sur la Maine : il connaît son devoir et les coeurs sont solides. Au petit jour, le 15 juillet, après quatre heures d'une préparation écrasante et encore jamais vue, l'infanterie ennemie se lance à l'assaut de la Cohette, derrière son barrage roulant.

Largement étalé sur tout le front des avant-postes, le 1^{er} bataillon se défend avec opiniâtreté, les fantassins allemands n'avancent que lentement à travers le fouillis des réseaux et des abatis, les blockhaus résistent jusqu'au siège et jusqu'à l'assaut, on brûle les dernières cartouches et le flot ennemi sans cesse renouvelé pénètre peu à peu entre les groupes de combat décimés; bien plus, il déborde les deux flancs du bataillon par les secteurs voisins et se referme sur lui. Après neuf heures d'une lutte vaillante les derniers éléments du 1^{er} bataillon sont complètement encerclés l'ennemi passe péniblement et aborde la deuxième position.

Mais le succès commence à poindre car l'ennemi, complètement dissocié, harassé par l'effort qu'il a dû fournir, est cloué dans le ravin de Cuchery et ne peut dépasser Orcourt en face du 3^e bataillon. Plus à gauche, s'il a pu inquiéter le 77^e bataillon de tirailleurs sénégalais en atteignant les lisières du Bois de Rodemat, l'arrivée en soutien de deux compagnies du 161^e d'infanterie rétablit la situation et, à 15 heures, l'attaque brisée devant le front du régiment, la « ruée suprême » expire. La position principale de la 40^e division est inviolée.

A droite et à gauche cependant, nos armes sont moins heureuses et la 40^e division se trouve en flèche. A 16 heures, elle reçoit, pour la deuxième fois, l'ordre de se replier sur la troisième position et les fiers bataillons du 150^e s'y portent sans être inquiétés : l'ennemi a perdu le contact et reste inerte.

Dans cette victorieuse mais rude bataille, le régiment a perdu vingt quatre officiers et plus de sept cents hommes ; sa bravoure le fait, une fois de plus, citer en ces termes à l'Ordre de la 5^e Armée :

« Régiment d'élite ; a fait preuve des plus belles qualités d'énergie et d'endurance, en travaillant sans trêve pendant quarante-cinq jours, sous le bombardement, à l'organisation des positions devant lesquelles il avait arrêté l'offensive ennemie présente. Du 15 au 18 Juillet 1918, sous le commandement du lieutenant-colonel Voinier, malgré son état de fatigue, a combattu héroïquement avec une ténacité inébranlable et en donnant l'exemple du plus bel esprit de sacrifice, contre un adversaire de beaucoup supérieur en nombre qu'il a arrêté net sur les positions à lui confiées, sans en céder la moindre parcelle, infligeant à l'ennemi des pertes considérables.

Le Général commandant la 5^e armée : BERTHELOT.

Le régiment reçoit la fourragère aux couleurs de la Médaille Militaire.

FORET DE CHAMPENOUX

Le 150^e se dirige par étapes dans la région de Semaine (Aube) d'où il embarque à Sommesous, le 25 juillet, à destination de Thaon (Vosges). Il occupe des cantonnements très agréables dans la vallée de la Moselle : Vincey, Portieux, Chalet, Nomexy. Il y reçoit ses renforts et se réorganise.

Le 17 août, il se rend par voie de terre aux alentours de Nancy et, le 20 août, il monte en ligne dans le secteur de Champenoux. Les bataillons n'ont été formés qu'à trois compagnies dont une de mitrailleuses et complétés chacun avec une compagnie sénégalaise du 77^e. Le secteur est calme et la Seille empêche tout contact entre les avant-postes opposés : mais la diminution de l'effectif oblige à remanier les organisations existantes : il faut encore fournir un travail difficile.

Le 9 septembre, sur le terrain d'aviation d'Arth-sur Meurthe, le général Pétain remet au Drapeau du régiment et à celui du 161^e la fourragère aux couleurs de la Médaille Militaire. Il dit ensuite aux officiers assemblés :

« C'est avec une grande joie que je suis venu aujourd'hui vous apporter cette fourragère que vous avez récemment si vaillamment gagnée. Chaque fois que je puis venir à la 40^e, je n'y

manque pas et chaque fois que j'entends parler d'elle je sens mon cœur tressaillir fortement. Car les 40^e et 42^e divisions sont les plus beaux fleurons de l'armée. Je ne puis oublier que ces deux splendides divisions, et surtout la 40^e, ont sauvé la mise à Verdun. Plus tard, quand on écrira l'histoire de la Guerre, vous pouvez être sûrs que votre division aura de beaucoup les plus belles pages, qu'elle aura d'ailleurs écrites de son sang ».

Dans la nuit du 21 au 22 septembre un détachement du 2^e bataillon, appuyé par une compagnie noire, franchit la Seille et enlève le poste ennemi d'Attiloncourt, hérissé de fils de fer. Le soldat Hélios, de la 5^e compagnie, se signale par son héroïque dévouement : grièvement blessé et rapporté sur l'épaule de son ami Serrant qui est poursuivi par l'ennemi, il le supplie à deux reprises de l'abandonner, puis l'y oblige malgré son refus et sauve ainsi son camarade grâce à son abnégation.

LES ARDENNES

Depuis le 15 juillet, la grande bataille gronde au front de France, car c'est maintenant l'attaque pour la victoire de Foch. Le 18 juillet, le tonnerre des canons de Mangin annonce au monde ce qu'il n'osait plus espérer : la victoire du droit. La poche de la Marne s'est immédiatement vidée d'ennemis. Les armées Mangin, Degoutte, Berthelot, ont libéré le Tardenois et le Soissonnais. Debeney a dégagé Amiens et Montdidier. Humbert s'est emparé de Noyon et a remonté la vallée de l'Oise. Enfin les Anglais ont forcé la fameuse « Position Hindenburg » pendant que Gouraud enfonçait les lignes allemandes en Champagne.

Et voici que la jeune armée américaine entre en ligne à son tour : elle surprend Saint-Mihiel et s'avance hardiment jusqu'à Thiaucourt. C'est maintenant l'offensive générale. Foch a donné l'ordre : « En avant, partout ».

Dans leur secteur de Lorraine, les soldats du 150^e attendent avec impatience le moment où ils auront, eux aussi, la joie de se lancer en terrain libre à la poursuite de l'ennemi désarmé et de le « bouter hors de France ». L'heure vient. Relevé du secteur de Champenoux et rassemblé dans la région de Clayeures, le régiment est embarqué en camions le 19 octobre à destination de la Champagne. Il stationne une semaine à Bussy-le-Repos, puis se dirige sur Vouziers à travers les ruines de la bataille de Champagne. La 40^e division, mise à la disposition du 9^e corps, doit attaquer le 1^{er} novembre à l'est de Vouziers. C'est une opération de grande envergure, menée par la 4^e armée française et la 1^{ère} armée américaine en direction du nord. Il s'agit de prendre l'ennemi dans les tenailles d'une double attaque en équerre pour l'obliger à évacuer l'Argonne.

Après une courte mais très puissante préparation d'artillerie, la 40^e division encadrée par les 42^e et 120^e divisions, attaque le 1^{er} novembre, à 5 heures, sur l'axe Vouziers-Châtillon-sur-Bar. Les bataillons de première ligne escaladent d'un élan merveilleux les pentes abruptes de la vallée de l'Aisne et prennent pied sur les plateaux. Pourtant, la résistance ennemie se fait sentir et la progression ralentit. Le 3 au matin, l'attaque reprend plus énergique encore l'ennemi, déjà ébranlé la veille, semble se dérober et la poursuite commence.

LE CHESNE

1^{er} novembre :

Le 150^e reste d'abord en réserve à l'ouest de l'Aisne, soumis à des tirs d'interdiction qui lui causent quelques pertes. Le soir, le 1^{er} bataillon passe la rivière, prêt à appuyer le 161^e.

2 novembre :

Les autres bataillons franchissent l'Aisne à leur tour, sur les passerelles de Condé-les-Vouziers. Le régiment se rassemble en entier aux lisières du bois de Vandy, orienté pour s'engager.

3 novembre :

Il pleut pendant la nuit, l'obscurité est profonde. Sous-bois, n'ayant que la toile de tente pour s'abriter, personne ne peut dormir et d'ailleurs personne n'y songe, dans l'attente de l'action.

Au petit jour, le régiment dépasse les lignes du 161^e et du 251^e. La marche est pénible par les sentiers détrempés. Le 3^e bataillon arrive à Quatre-Champs à 6 heures, il prend pied ensuite

dans le village de Noirval, la 11^e compagnie s'emparant de pièces lourdes malgré les efforts des conducteurs ennemis pour les emmener. Le 2^e bataillon suit en soutien.

La progression rapide de nos alliés américains à l'est de l'Argonne fait modifier la direction de marche de la 40^e division qui se redresse vers le nord. Dans l'après-midi, le régiment débouche sur le plateau des fermes Saint-Denis et Bazancourt, violemment battu par les obus ennemis. Les compagnies ne s'arrêtent pas, elles se déploient et franchissent allègrement le terrain découvert. L'entrain est remarquable, personne ne songe à la fatigue de trois nuits sans sommeil, ni à la pluie. C'est la poursuite et tout le monde y va de grand coeur, le plus vite, le plus loin possible.

A 18 heures, des éléments sont poussés en bordure du canal des Ardennes et le régiment stationne dans la campagne, toujours sous la pluie. Il n'est pas question de dormir non plus cette nuit-là. Pendant que les petits-postes et les grand-gardes veillent les hommes parlent de la bataille des kilomètres couverts au pas de course durant la journée, des villages délivrés ; la pluie qui cingle, le froid qui engourdi, n'empêchent pas les cocus de battre avec joie.

4 novembre :

Dès l'aurore, le combat reprend, mais nos reconnaissances sont arrêtées par les prairies inondées de la Bar et devant le canal dont tous les ponts sont rompus. Sur ces obstacles les mitrailleuses ennemies ajustent leur feu. Le régiment doit faire halte, en butte aux rafales continues de l'artillerie allemande qui balaie tout le terrain jusqu'à la nuit. Dans la zone complètement nue de la 9^e compagnie on trouve un abri relatif seulement contre le remblai de la voie ferrée, à condition de se mettre à plat ventre dans l'eau. Le commandant Emey et le lieutenant Kaiser sont blessés.

5 novembre :

La nuit se passe encore sous la pluie. Les hommes grelottent, couchés sur la terre nue, dans leurs vêtements trempés et raidis par la boue. De bonne heure, nos patrouilles tentent de progresser et de forcer le passage sur le canal. Derrière elles, les bataillons pataugent dans les prairies inondées. Le 3^e chasse l'ennemi de Pont-de-Bar. Le 2^e, apprenant que la 120^e division commence à déboucher de Le Chesne, renouvelle ses tentatives et réussit à franchir le canal. La poursuite reprend aussitôt et le régiment, envoyé en entier sur la rive est pour agir en liaison avec les Américains, atteint dans la nuit la forêt du Mont-Dieu. Le 2^e bataillon, devant tenir les avant-postes, la traverse en pleine nuit, sous la pluie, par les chemins transformés en ruisseaux. C'est l'obscurité absolument complète, les hommes glissent sur l'argile détrempée, trébuchent dans les ornières, se tenant par la main pour ne pas s'égarer. Harassé, le bataillon arrive enfin aux lisières nord barre les chemins d'accès et les carrefours en se gardant face à toutes les directions. Le 3^e bataillon s'arrête au sud de la forêt. Tous deux bivouaquent dans l'eau ou la boue ; les hommes sont transpercés par la pluie, grelottants; ils ne peuvent dormir et restent adossés contre les arbres ; ils ne pourront pas non plus manger car les cuisines, obligées de faire un long détour pour passer la Bar, n'arrivent qu'à minuit et les corvées de soupe se perdent inévitablement dans la nuit d'encre.

Le 1^{er} bataillon cantonne dans l'unique rue de Tannay, laissée à sa disposition par les Américains.

6 novembre :

Il pleut encore à torrents quand, à 4 heures, le 1^{er} bataillon quitte Tannay pour marcher en avant. Il débouche de la forêt vers 6 heures et s'engage dans la direction de Neuville-à-Maire à travers une prairie complètement recouverte par les eaux. Dès qu'il fait jour, le feu ennemi éclate de partout. La 1^{ère} compagnie se déploie et se jette avec entrain sur le village que l'ennemi abandonne ; elle y délivre de nombreux habitants qui l'accueillent par des cris et des pleurs de joie. Les hommes oublient un instant leurs fatigues et leurs privations devant le bonheur qu'ils font naître et la poursuite continue. La 3^e compagnie glisse vers Maire pour déborder l'ennemi qui empêche le débouché de la 11^e compagnie. A 10 heures, les compagnies franchissent le Terron dans l'eau et, à 11 heures, elles abordent à la course les lisières de Chémery, chassant devant elles à coups de fusil, dans les rues, les Allemands qui s'y trouvent encore. Là aussi, les habitants délivrés s'élancent au-devant de nos soldats avec un fol enthousiasme.

Pendant ce temps, le 2^e bataillon se dégage de la forêt du Mont-Dieu où il a passé une nuit si pénible, sans dormir ni manger. Il traverse les prairies basses de la Bar, deux kilomètres de marécages avec de l'eau jusqu'au genou, parfois jusqu'à mi-cuisse quand il faut franchir les fossés ou ruisseaux ; ce sont des paquets de boue plutôt que des hommes qui se présentent devant les

premières maisons de Neuville-à-Maire. Les habitants se dépensent sans compter pour accueillir ces libérateurs, exténués et transis, cachant leur fatigue pour aller délivrer d'autres villages encore.

Et le régiment, traquant l'ennemi sans trêve, continue su marche héroïquement, « au-delà des forces même » comme on le lui a demandé. Le 1^{er} bataillon s'avance sur la route de Sedan, nettoyant boqueteaux et carrières ; à 15 heures, il pénètre de vive force dans Connage où il cantonne son gros. Le 2^e bataillon gravit sans souffler les pentes au nord de la transversale Connage-Bulson ; très en avant, il ne peut être rappelé à Connage comme le voudrait le colonel et il stationne dans un bois pour la nuit. Le 3^e bataillon, coincé au milieu des troupes américaines, est très ralenti et cantonne le-soir à Chémery.

7 novembre :

Les Américains, dont les troupes fraîches affluent toute la nuit, débordent sur tout le front de marche de la division et, dès l'aurore, ils engagent le combat sur le plateau de Chaumont-Noyers ; c'est la course à la Meuse !

Les bataillons du 150^e sont gênés par nos alliés ; ils ne peuvent reprendre leur marche en avant que vers 15 heures, après que les Américains ont reçu l'ordre d'évacuer la zone des unités françaises.

L'ennemi est installé fortement aux lisières du bois de la Marfée que les Américains n'ont pu atteindre ; les batteries allemandes arrêtant toute progression sur le plateau. L'état de fatigue de nos hommes est inexprimable ; ils sont hâves, émaciés, fourbus, la barbe longue, les vêtements plaqués de terre qui ne sèche pas depuis huit jours. L'extrême limite de l'effort semble être atteinte. Et pourtant, ils trouvent encore le moyen de creuser quelques tranchées aux lisières des bois et lorsque, dans la nuit, l'ordre arrive de reprendre immédiatement la marche sur Sedan, tous ces vaillants soldats, arrachant péniblement leurs chaussures à la boue des sillons, veulent être de ceux qui, demain, parviendront à ce but prestigieux : la Meuse ! et jeteront à la rivière les derniers Allemands en retraite.

8 novembre :

On reprend donc la marche dans la nuit,profonde. Le 2^e bataillon, suivi du 1^{er}, glisse par les lisières est du bois de la Mariée. On avance lentement en refoulant les patrouilles ennemies et le petit jour commence à poindre dans le brouillard qui couvre la vallée, quand la 7^e compagnie pénètre hardiment dans Wadelincourt ; des coups dee fusil éclatent et des ombres s'enfuient, surprises par cette avance matinale. Le village est occupé, dépassé ; les habitants sont fous de joie à la vue des uniformes français ; on se rassemble, on chante, on pleure. Nos patrouilles franchissent la voie ferrée, descendent dans la prairie et atteignent un long, ruban de brume plus épaisse c'est la Meuse. La fusillade crépite partout ; des fractions ennemies sont enlevées, les derniers groupes d'Allemands qui se cramponnent à. la Marfée se replient en toute hâte sur Sedan, menacées par le mouvement du 1^{er} bataillon qui débouche de Wadelincourt vers Petit-Torcy et la Butte de tir.

Dans l'ensemble, cependant, la résistance ennemie se montre très active ; de nombreuses mitrailleuses, habilement dissimulées dans les couverts de la vallée, sont extrêmement vigilantes ; l'artillerie tire de façon lente mais continue et les villages que nous occupons sont bombardés. La 40^e division reçoit l'ordre de s'arrêter provisoirement, sur la Meuse.

9 novembre :

Au petit jour, et d'après les ordres qu'ils ont reçus dans la nuit, les bataillons se placent dans le dispositif suivant : 2^e aux avants-postes, 3^e en soutien, 1^{ère} en réserve. La journée se passe sans action sérieuse. A plusieurs reprises l'artillerie allemande exécute des tirs de harcèlement sur les lisières de Wadelincourt et sur les positions du bataillon de soutien. Les patrouilles du bataillon d'avants-postes sont saluées fréquemment par des tirs d'artillerie et de mitrailleuses. Vers le soir, l'artillerie ennemie bombarde assez violemment nos positions et la fusillade n'arrête guère pendant la nuit ; une fraction ennemie arrive même jusqu'à Wadelincourt : aussi tout le monde est alerté et veille.

10 novembre :

Il fait un temps splendide, extrêmement clair ; la vallée de la Meuse apparaît dans ses moindres détails ; tout y est remarquablement calme et l'on n'y découvre aucun mouvement ennemi. Il semble que ce soit le vide complet, pourtant nos patrouilles de combat sont au contact

et le tiennent étroitement. L'artillerie allemande s'est tue ; seules, les batteries anti-aériennes adverses tonnent sans arrêt contre ceux de nos avions qui franchissent les lignes pour survoler les routes de Belgique. Le soir, deux sections de la 3^e compagnie essayent d'aborder Torcy mais ne peuvent réussir devant des mitrailleuses intactes.

11 novembre :

Dans la nuit, brusquement, l'artillerie allemande fait rage et pendant trois heures balaie tout le plateau de Noyers, les villages de Pont-Mauvis et Wadelincourt. A 3 heures et demie, tout rentre dans le silence.

A 4 h. 30, un coup de téléphone de l'Infanterie divisionnaire prescrit que, par ordre de l'Armée, aucun mouvement en avant ne devra être exécuté aujourd'hui sans ordre.

A 6 h. 15, le régiment a connaissance du message suivant :

Maréchal Foch à Commandant en chef :

« Les hostilités seront arrêtées sur tout le front à partir du 11 novembre à 11 heures (heure française). Les troupes alliées ne dépasseront pas, jusqu'à nouvel ordre, la ligne atteinte à cette date et à cette heure ».

Signé : Foch.

11 heures ! Un grand silence règne sur la vallée qui semble endormie dans la triste brume de novembre. Brusquement, tout proche, sur les hauteurs de Sedan, un coup de canon éclate dont l'écho roule longuement dans la vallée ; le projectile siffle au-dessus de la Meuse et vient exploser aux lisières de la Marfée.

SEDAN ! le gouffre où, cinquante ans plus tôt, la fortune de la France était engloutie. LA MARFEE ! Le promontoire boisé d'où Guillaume 1^{er}, entouré de son état-major, contemplant autrefois l'écrasement de nos armées. Quelle minute émouvante pour les soldats du 150^e : terminer la grande guerre dans ce cadre tragique, saluer la victoire et le relèvement de la France dans les lieux mêmes où la Patrie avait été humiliée !

Les hommes se lèvent, sortent de leurs abris, se serrent les mains presque silencieusement, grandis encore d'une immense joie ; leur attitude est magnifique : ce sont des vainqueurs.

Il fait complètement nuit quand le drapeau du régiment arrive à Wadelaincourt, avec la musique. A la première sonnerie des clairons, tout ce qui reste de la population dans le village accourt sur la place et quand la musique se tait une longue clameur de vivats s'élève de cette foule, heureuse de retrouver les siens. Le drapeau est déployé dans le plus impressionnant silence ; tout le monde est découvert ; à la lueur des lampes de poche et de quelques lampes à acétylène, on distingue tous les regards tournés vers la France présente, vers le drapeau. Le salut aux couleurs vibre largement dans cette vallée de la Meuse, et quand la Marseillaise, plus poignante ce soir que jamais, va battre les murs de Sedan, toutes les voix des habitants s'unissent dans l'envolée des strophes glorieuses, terminées par un immense cri de : « Vive la France ! Vive l'armée ! »

La rumeur apaisée, on n'entend plus que des sanglots de bonheur ; les vieillards saluent militairement et les mères tendent leurs petits à bout de bras pour leur faire embrasser la soie sacrée : baiser de la France future à ceux qui sont morts pour elle.

Et le 150^e peut inscrire dans ses fastes une cinquième citation à l'Ordre de l'armée, témoignant de la magnifique odyssée du régiment dans la dernière période de la guerre :

« Superbe régiment ; sous les ordres du lieutenant-colonel Voinier, après six étapes de nuit consécutives, a poursuivi l'ennemi avec acharnement pendant neuf jours dans les conditions atmosphériques les plus défavorables, par la pluie, le froid et la boue, malgré les interruptions systématiques de toutes les communications. Par sa ténacité et sa manœuvre habile, a réussi à rejeter l'ennemi au-delà de la Meuse, à plus de cinquante kilomètres de sa base de départ, pénétrant le premier dans le faubourg sud-ouest de Sedan ».

Le Maréchal de France commandant en chef les armées françaises de l'Est PETAIN.

PERIODE D'APRES-GUERRE

MARCHES

Dès le 12 novembre 1918, le régiment se remet en route et décrivant à pied un large circuit passe par les localités principales suivantes : Voncq (près de Vouziers), Saint-Hilaire-au-Temple, Heiltz-le-Maurupt, Heiltz-le-Hutier, Saint-Dizier, Ligny-en-Barrois, Lay-St-Rémy, Bouvron.

Le 14 décembre, à Ajoncourt, le 150^e franchit la Seille qui formait en ce point, depuis 1871, la frontière de France et il pénètre en Lorraine désannexée. Continuant sa marche, il passe à Delme, Faulquemont, Forbach, Sarrebruck, Saint-Ingbert, Hombourg.

OCCUPATION DU PALATINAT

Ayant parcouru plus de quatre cents kilomètres depuis l'armistice, le régiment arrive la veille de Noël à Kaiserslautern où il reste un mois environ.

REGION DE BAR-LE-DUC - CAMP DE MAILLY – LEROUVILLE

Le 30 janvier 1919, le 150^e quitte le Palatinat pour se rendre par étapes (300 kilomètres) dans la région de Bar-le-Duc où il parvient le 18 février. Les unités sont réparties dans Bar-le-Duc, Longeville, Pont-à-Mousson, Lérouville, Saint-Mihiel, Pagny-sur-Meuse. Du 27 mai au 7 juillet, l'état-major et le 3^e bataillon stationnent à Commercy.

Le 8 juillet, il est dirigé sur le camp de Mailly, par le chemin de fer, pour y garder des troupes russes.

Le drapeau et une délégation participent, à Paris, à la revue du 14 juillet.

Le régiment est ramené à Lérouville le 5 août sauf le 1^{er} bataillon qui est maintenu à la gare régulatrice de Connantre jusqu'en octobre. Une compagnie est casernée à Saint-Mihiel.

OCCUPATION DE LA HESSE-RHENANE

Le 150^e est embarqué pour la Rhénanie le 31 mai 1920. Il stationne à Worms.

EXPEDITION DE LA RHUR

Les Allemands ne remplissant pas les conditions qui leur ont été imposées par le traité de Versailles, une expédition de coercition et de prises de gages est ordonnée par le gouvernement français. Le 11 janvier 1923, le 150^e, avec d'autres corps, se dirige sur la Rhur en formation de combat. Dans la région de Kettwig-Werden, il participe à la garde d'ouvrages d'art et de gares, effectuant différentes opérations de police : arrestations, désarmement de la « Schutzpolizei », saisies de charbon et de matériel. Il rentre à Worms le 25 février.

SECONDE EXPEDITION DE LA RHUR

Le régiment est à peine réinstallé qu'il est appelé à nouveau dans le bassin de la Rhur pour y remplacer le 109^e d'infanterie. Il débarque à Vorhalle le 15 mars 1923. Une vingtaine de postes de garde et de bouclage sont répartis entre les unités. Divers incidents et accidents marquent cette période, certains Allemands ne se résignant pas facilement à voir la plus riche de leurs provinces aux mains de nos troupes; on découvre des explosifs sous les voies ferrées, quelques-uns de nos postes sont attaqués à coups de revolver et de fusil.

Le secteur de garde s'étendant de plus en plus, la surveillance exercée par le régiment se ramasse en juillet autour de Sybourg, plus tard vers Ratingen, enfin vers Kirchhrde. En novembre, le 2^e bataillon occupe le centre important de Bochum, siège du corps d'armée. Enfin l'état-major et le 3^e bataillon s'installent à Düsseldorf en janvier 1924 et le 150^e reste dans la Rhur jusqu'en octobre de la même année.

HESSE-NASSAU

Le régiment remonte ensuite la vallée du Rhin et va caserner à l'est du fleuve, apportant sa contribution à la garde de la tête de pont de Coblenze. L'état-major, le 1^{er} et le 2^e bataillons sont casernés à Diez, le 3^e bataillon est à Ems.

PALATINAT BAVAROIS

L'évacuation de la deuxième zone d'occupation entraîna le départ du 150^e qui vient, en octobre 1927, caserner à Landau avec son état-major, le 1^{er} et le 3^e bataillon, et à Neustadt avec le 2^e bataillon.

Le 1^{er} bataillon et la compagnie hors-rang quittent Landau en octobre 1929 et s'installent à Verdun, future garnison du régiment.

VERDUN

En 1930, les territoires rhénans étant complètement rendus à l'Allemagne, le 150^e rentre en France après dix ans d'absence, fier d'avoir montré les armes françaises au-delà du Rhin, conscient aussi d'avoir été généreux envers des vaincus.

Et comme si le retour devait être encore un remerciement suprême du pays natal, le régiment se voit attribuer Verdun comme garnison d'accueil. Au contact de la vaillante cité, le drapeau du 150^e ne retrouve-t-il pas les souffles du Mort-Homme, l'âme fidèle des héroïques défenseurs de Bagatelle ?

Sans relâcher son labeur, le régiment participe à de multiples cérémonies du souvenir sur le plus grand champ de bataille de l'histoire au centre duquel il est placé. Il représente aussi avec éclat l'armée française à l'étranger.

Le 30 juillet 1933, un détachement est envoyé à Namur pour l'inauguration d'un monument élevé au général belge du Faing d'Aigremont. Le 150^e est accueilli de façon chaleureuse par les autorités et la population et il reçoit du général gouverneur de Metz, qui est présent à Namur, les félicitations les plus élogieuses.

Le 15 octobre 1934, le 150^e est désigné par le ministre de la guerre afin de représenter l'infanterie française aux obsèques du roi Alexandre 1^{er} de Yougoslavie, à Belgrade. Le détachement, commandé par le colonel Duplouy et comprenant le drapeau, la musique, une compagnie d'honneur, effectue le voyage en chemin de fer par Modane, Turin, Milan Venise, Trieste, Zagreb. Du 17 au 20 octobre, pendant la durée des longues cérémonies auxquelles toutes les nations européennes sont représentées par de hauts personnages et des détachements militaires, le 150^e est l'objet de la plus vive sympathie et des égards les plus précieux. On sent qu'en d'autres circonstances la présence à Belgrade de l'armée française, compagne des jours de misère et de victoire, eut été l'occasion d'un accueil triomphal. Le maréchal Pétain, qui assiste aux obsèques du roi, adresse au régiment des compliments flatteurs. Au retour, les autorités italiennes organisent pour le détachement des réceptions extrêmement cordiales. Le colonel dépose une palme devant le monument aux morts de Milan.

LE 150^e REGIMENT D'INFANTERIE EN 1936

Le régiment, appelé « motorisé » comprenant un état-major, une compagnie d'engins et transmissions, trois bataillons et une compagnie hors-rang, occupe les casernes Niel, Gribeauval et Holbecq, à Thierville.

Vivant sur les champs de bataille mêmes de Verdun et tout près de ceux d'Argonne, il garde fidèlement la tradition des hauts faits qui constituent sa gloire et travaille de tout son cœur pour donner à la patrie des soldats dignes de leurs aînés.

350^e REGIMENT D'INFANTERIE

RESUME DU JOURNAL DE MARCHE (1914-1918)

1914 – 1^{er} août. - Le régiment se forme à Soissons.

12 août. - Arrivée à Hattonchâtel à la suite de marches pénibles.

25 août : Bataille de Jeandelize-Thumeréville. - Le régiment participe à l'attaque d'une flanc-garde ennemie, reçoit courageusement le baptême du feu, fait reculer l'ennemi et ramène des prisonniers.

27-29 août. - Départ de la Meuse. Débarquement à Moyenneville, dans la Somme.

Forêt de Pontarmé. - Senlis

2 septembre. - Le régiment prend position dans la forêt. Les Allemands s'emparent de Senlis et mettent le feu à l'hôpital. Les 21^e et 23^e compagnies protègent la retraite de batteries d'artillerie et chargent à la baïonnette. Les Allemands interposent des civils entre leurs troupes et les nôtres. Le capitaine Valentin est tué à la tête de sa compagnie, la 21^e.

Bataille de l'Ourcq

5 septembre : Saint-Souplets. - Le régiment est engagé dans l'après-midi et soumis à un violent tir d'artillerie. Le soir, deux patrouilles pénètrent dans Saint-Souplets encore occupé par l'ennemi. Les sergents Caïn et Vanerot se distinguent. Le 350^e entre ensuite dans le village.

7 septembre : Etrepilly. - Marche d'approche sous un violent bombardement. Malgré les pertes, les 17^e et 20^e compagnies occupent les premières maisons du village ; contre-attaquées par des forces supérieures, elles sont obligées de se replier. Le lieutenant Strauss, de la section d'avant-garde, a été tué. Les 21^e et 23^e compagnies réoccupent le terrain abandonné et cherchent à progresser. Le lieutenant Bombay est tué. Le commandant d'André, pour relever le moral s'installe sur un tertre, assis sur une chaise, et malgré le feu violent auquel il est soumis, inspecte le terrain à la jumelle. Les compagnies sont cependant contraintes de se replier sous un déluge d'obus. Le soir, le régiment participe à l'attaque de nuit exécutée par la division. Un groupe d'hommes, composé d'éléments divers du régiment et commandé par un capitaine et un adjudant, charge sur deux mitrailleuses dont il s'empare. Le régiment, fort éprouvé, se rallie au chant de la Marseillaise et se replie par ordre. Quatre officiers ont été tués.

8-9 septembre : Ferme la Chaussée. Le régiment, violemment bombardé par l'artillerie lourde, maintient cependant ses positions.

Bataille de l'Aisne

10-13 septembre. - Marche en avant. Le 350^e suit la retraite des Allemands à quelques heures de marche. La traversée de la forêt de Villers-Cotterets se fait de nuit.

13 septembre : Pernant. - Le régiment arrive sur les bords de l'Aisne, cueillant quelques Allemands retardataires.

14 septembre. - Le sergent-major Canniaux et le soldat Bouxin traversent l'Aisne et établissent un câble qui servira de guide pour le passage des barques. La 18^e compagnie et une partie de la 17^e traversent. Ces éléments poussent jusqu'à Courtil avec mission d'attaquer la Sucrerie. Un retour offensif des Allemands oblige cette troupe trop peu nombreuse à repasser la rivière. Pendant l'attaque, le lieutenant Lecocq est tué. Le capitaine Georges, commandant le détachement, repasse l'Aisne le dernier.

19 septembre. Passage de l'Aisne à l'est de Jaulzy.

21 septembre Moulin-sous- Touvent. Le 5^e bataillon attaque. La 20^e compagnie (compagnie Tixier) attaque le village par l'ouest, s'empare de deux caissons de munitions, de cinq chevaux, et fait quatorze prisonniers. Le mouvement est arrêté par des feux de mitrailleuses. L'attaque du régiment de droite ayant échoué, l'ordre de repli est donné. Le régiment réintègre le cantonnement de Saint-Pierre-les-Bitry. Le capitaine Wambergue est tué.

23 septembre. - Attaque par un brouillard épais le 5^e bataillon à droite, le 6^e à gauche. Le brouillard se dissipe subitement et le 5^e bataillon, en flèche, est soumis aux feux de l'infanterie ennemie de front et de flanc. Le lieutenant Soleil, commandant la section de mitrailleuses, est tué et presque tout son personnel mis hors de combat. Le 5^e bataillon se replie. Le 6^e bataillon se maintient et ne se retire que par ordre. Le lieutenant-colonel De Certain a été blessé et le lieutenant Bertrand très grièvement blessé alors qu'il pensait le colonel. Le lieutenant-colonel Poupin prend le commandement du régiment.

7 octobre : Echelle-Saint-Aurin. - Le 5^e bataillon sous les ordres du capitaine Tassaux, relève un régiment très éprouvé. L'ordre est de tenir à outrance une tête de pont et le village de Saint-Aurin. Le bataillon est soumis à un tir d'artillerie puissant et les Allemands attaquent en colonnes serrées ; ils sont arrêtés par les feux de nos mitrailleuses et des feux de salve. Huit fois ils renouvellent leurs attaques, chaque fois ils sont repoussés et finissent par se retirer.

8 octobre : Dancourt. - Le 6^e bataillon prend position aux abords du village et repousse une attaque allemande appuyée par un violent bombardement.

14 octobre : Tilloloy. - Le régiment doit défendre coûte que coûte le château et le village de Tilloloy. Malgré plusieurs attaques d'infanterie, il maintient intégralement les positions qui lui sont confiées.

Guerres de tranchées

1^{er} novembre 1914 - 15 mars 1915 : Hébuterne. - Le régiment occupe un secteur qui a été conquis par le 20^e corps. Il organise solidement ce secteur, tout en tenant constamment l'ennemi en éveil par d'incessantes patrouilles. Pendant ce séjour, le lieutenant-colonel Poupin est blessé.

1915, 4 avril - 3 septembre: Monchy-aux-Rois. Le régiment occupe, à l'ouest du village, un secteur qu'il organise et renforce. Le général De Castelnau, commandant l'armée, signale le secteur comme un modèle.

Bataille de Champagne

25 septembre. - Le régiment prend position au nord de Saint-Hilaire. Dès le début de l'action, trois capitaines sont blessés. Le régiment ne dépasse pas les parallèles de départ, les vagues d'attaque n'ayant pas réussi à percer les deuxièmes lignes allemandes.

26 septembre. - Le régiment prend position au nord du Moulin de Souain, où il est soumis à un tir violent d'obus de gros calibre.

27 septembre. - Le régiment va s'établir à l'ouest de la butte de Souain.

28-30 septembre. - Le régiment subit courageusement les tirs d'artillerie et appuie une attaque qui échoue. La hampe du drapeau est coupée en deux par un obus et le sous-lieutenant Gallois, porte-drapeau, est tué. Le sous-lieutenant Vanerot est tué, ainsi que le sous-lieutenant Baque.

2-10 octobre. - Le 350^e s'établit, dans la nuit du 2 au 3, sur le terrain qui vient d'être conquis à la butte de Souain. Il crée des parallèles de départ à courte distance des tranchées ennemies. L'ordre d'attaque, donné pour le 6, est annulé à la suite de renseignements obtenus par des reconnaissances hardies poussées dans les réseaux ennemis. Le régiment organise défensivement la position ; il est relevé dans la nuit du 10 au 11 octobre.

24 novembre - 6 décembre : Saint-Soupplets (Champagne). - Le régiment occupe un secteur continuellement soumis à des tirs de destruction ; il travaille toutes les nuits à réparer ces destructions. Il est relevé le 6.

7 décembre. - Les Allemands attaquent après une forte préparation. Sur l'un des points attaqués, la résistance est organisée par un groupe de grenadiers aux ordres du sous-lieutenant Bouxin. Blessé une première fois par balle, l'officier continue à combattre ; il est frappé mortellement en poursuivant les Allemands à la grenade. Deux compagnies de chacun des bataillons arrivent, contre-attaquent et reprennent la presque totalité du terrain perdu.

1916, 12 février. - Affaire du Bonnet d'évêque.

25 février. - Un saillant, occupé par un régiment voisin, est menacé d'être attaqué. La 24^e compagnie, envoyée en soutien, subit le tir de préparation qui est des plus violents et, malgré des pertes sensibles, contre-attaque appuyée par la 23^e compagnie. Cette action récupère une des tranchées occupées par l'ennemi. Les jours suivants, nous créons des parallèles de départ sous le feu. Le régiment réorganise le secteur et reçoit les félicitations du général Gouraud, commandant l'armée.

Verdun

14-28 mai. - Le régiment séjourne à Verdun et aux environs.

20 mai. - Dans la nuit, le 5^e bataillon occupe une position de réserve dans le bois du Ravin des Vignes.

22 mai. - Dans la nuit, le 6^e bataillon remplace au bois des vignes le 5^e bataillon qui monte en ligne. La relève se fait sous le bombardement mais presque sans perte. Le 5^e bataillon occupe la tranchée des Caurettes, les carrières d'Haudromont et une partie du bois Nawé.

23 mai. - Les Allemands préparent la reprise de Douaumont. Le bataillon est soumis à un bombardement d'une violence inouïe. La 17^e compagnie est presque détruite par les obus de 210 qui comblent tranchées et boyaux. Le capitaine Chapuis, le lieutenant Dupuis, le sous-lieutenant Pochon sont tués et cependant les compagnies conservent le terrain.

24 mai. - Dans la matinée, l'artillerie ennemie redouble de violence et l'infanterie passe à l'attaque. Nos unités ne cèdent le terrain que pied à pied. Les hommes se battent en bras de chemise à la grenade ; le sous-lieutenant Guereau en lance à lui seul plusieurs caisses ; il est blessé et fait prisonnier. Le capitaine Gobert est mortellement blessé. Le soir, les 21^e et 23^e compagnies contre-attaquent; le sous-lieutenant Vignol est tué à la tête de ses grenadiers. Le sous-lieutenant Dedreux refuse de se rendre : il est tué par un officier allemand qu'il a manqué ; deux autres officiers sont blessés et plusieurs sont portés disparus. La 22^e compagnie reprend possession des carrières d'Haudremont qu'elle évacue par ordre le lendemain.

28 mai. - Le régiment est relevé.

Secteur de Reims

24 juin - 22 août. - Le régiment, sous les ordres du lieutenant-colonel Lagarde, qui a remplacé le lieutenant-colonel Lévêque, tient toutes les parties avancées d'un secteur de territoriaux aux environs de Reims. Il est relevé dans la nuit du 22 au 23 août.

Bataille de la Somme

27 septembre. - Embarquement ; reconnaissance du secteur par les officiers. Le 350^e est en position au nord de Combles.

30 septembre. - Les compagnies Hébrard, Belin et Poupard s'établissent dans les parallèles de départ à proximité de la tranchée de Morval fortement occupée par l'ennemi. La section du sous-lieutenant Voillot s'empare d'un petit poste, s'établit à l'extrémité ouest de la tranchée de Morval et progresse à la grenade.

1^{er} octobre. - L'attaque sur Morval se déclenche. Les compagnies d'attaque sont arrêtées par des réseaux incomplètement détruits ; le lieutenant Clause est tué. A 22 heures, les unités sont regroupées dans les tranchées de départ.

2-3 octobre. - Nous maintenons nos positions sous de violents tirs d'artillerie que les Allemands entretiennent pendant de longues heures. La section Voillot continue à progresser dans Morval à la grenade.

4 octobre. - Des reconnaissances signalent un repli des Allemands. Les compagnies Chaligne, Durand et Dallet s'installent dans la tranchée ; six prisonniers sont faits. Dans la nuit, nous progressons vers la tranchée de Carlsbad trois pièces de 77 et une grande quantité de munitions sont trouvées sur le terrain l'ennemi, talonné, a été obligé de les abandonner.

5 octobre. - Organisation des positions.

6 octobre. - A 13 h. 45, le bataillon De Tarlé (6^e) attaque avec un entrain magnifique la tranchée de Carlsbad. L'objectif est très rapidement atteint, mais le lieutenant Jourdan est tué entraînant à l'attaque un peloton de sa compagnie de mitrailleuses. La compagnie Collet s'empare de quatre mitrailleuses. Le général Joffre adresse un télégramme de félicitations. Pendant la nuit, l'avance continue ; nous nous installons à distance d'assaut de la tranchée de Bukovine et de fortes contre-attaques sont repoussées.

8 octobre. - Les positions conquises sont organisées et le régiment est relevé dans la nuit. Du 30 septembre au 8 octobre, par un temps peu favorable, le 350^e a forcé une profondeur de 2 kilomètres 500 de tranchées, fait cent cinquante prisonniers, pris quatre mitrailleuses et ramassé sur le terrain un important matériel.

23 octobre. - Reconnaissance d'un autre secteur et montée en ligne.

Cléry-sur-Somme

24 octobre - 17 novembre. - Le régiment prend possession d'un secteur au nord de Cléry-sur-Somme. Il l'organise malgré les bombardements quotidiens et soutenus. Il est relevé dans la nuit du 17 au 18. Juste avant la relève, le bombardement ennemi redouble de violence et des obus à gaz asphyxiants causent la mort du lieutenant Collet et du sous-lieutenant Bonneau.

4 décembre. - Après un repos de dix-huit jours, le régiment reprend le même secteur.

Pendant les reconnaissances, le capitaine Chaligne est tué.

5-13 décembre. - Organisation du secteur soumis à des bombardements continuels par obus de tous calibres et engins de tranchées.

23 décembre. - Relève du régiment.

Soupir (Aisne)

1917, 6 février - 17 mars : Secteur de Soupir. - Le 150^e repousse plusieurs coups de main.

20-23 avril. - Le régiment organise des positions et crée des parallèles de départ sous des bombardements intenses. Il est relevé le 23.

Chemin des Dames

3 mai. - Le régiment repousse un coup de main, fait deux prisonniers et tente deux coups de main le soir.

4 mai. - Le 350^e attaque le Chemin des Dames entre la ferme de la Rogère et la ferme Froidmont. Le départ arrache des larmes de fierté aux spectateurs ; en quelques minutes, les vagues d'assaut franchissent les premières lignes allemandes, dépassent les secondes lignes et le Chemin des Dames; à 9 h. 30, les premiers objectifs sont atteints. Deux compagnies continuent, même leur mouvement en avant et leur progression n'est arrêtée que par de violents feux de flanc de mitrailleuses. Dans cette journée, le 350^e a fait plus de trois cent cinquante prisonniers dont cinq officiers et s'est emparé d'une douzaine de mitrailleuses et de deux lance-mines.

6 mai. - Les Allemands déclenchent trois violentes contre-attaques qui sont repoussées. Le sergent Poirier, avec quelques hommes, fait deux cent cinquante nouveaux prisonniers.

7 mai. - Le régiment est relevé.

2 juin. - Le 350^e est cité à l'Ordre de l'armée dans les termes suivants :

« Le 350^e régiment d'infanterie, sous l'impulsion de son chef, le lieutenant-colonel Lagarde, vient de prendre d'assaut une position extrêmement forte, y a capturé six cents prisonniers avec vingt-deux mitrailleuses, Pendant trois jours de combat ininterrompus et jusqu'à sa relève, s'est maintenu sur le terrain conquis, malgré sept contre-attaques très violentes et un bombardement intense, faisant subir à l'ennemi des pertes considérables ».

Le Général commandant en chef : PETAIN.

Secteur des Vosges

8 juillet. - Le régiment occupe un secteur dans les Vosges.

20 juillet - 5 août. - Le 350^e repousse deux coups de main - la 15^e et la 18^e compagnies font preuve d'une belle énergie.

6 octobre. - Un coup de main est exécuté par un groupe de grenadiers sous les ordres du sous-lieutenant Bahier, avec le seul appui des mitrailleuses ; le sergent Fleurant tue un Allemand et rapporte des documents intéressants.

Décembre. - Le régiment est relevé et se déplace par étapes jusque dans la région de Granvilliers où il stationne.

1918, Mars. - Le régiment se rend par étapes dans la région de Chatenois.

Montdidier-Grivesnes

25-26 mars. - Le 350^e embarque à Vesoul : il est dirigé vers la Somme pour contribuer à l'arrêt de la percée allemande.

27 mars. - Le 5^e bataillon débarque à Montdidier, cantonne à Grivesnes et prend position. Le 6^e bataillon débarque à Moyenneville et prend position à Tricot.

28 mars. - Le 4^e bataillon débarque à Estrées-Saint-Denis. La bataille commence le même jour par un violent bombardement. Une attaque ennemie est repoussée. Le 5^e bataillon occupe Le Monchel.

29 mars. - L'ennemi attaque sur le front du 5^e bataillon qui recule pas à pas. Le 4^e bataillon occupe le parc de Grivesnes. Le 6^e bataillon résiste au Monchel. Le capitaine Dalle est tué.

30 mars. - L'ennemi continue à attaquer ; ses pertes sont énormes et nos positions restent inébranlables. Dans la nuit, une attaque allemande sur Le Mondial est repoussée. Les lieutenants Marquet et Veyrat sont tués.

Château de Grivesnes

31 mars. - Le régiment a subi de grandes pertes et il reçoit encore une formidable attaque, minutieusement préparée par l'ennemi sur le Château de Grivesnes. Nos premières lignes sont enfoncées. Le colonel Lagarde, entouré de quelques éléments, a établi son poste de commandement au château ; il dirige lui-même la défense et fait le coup de feu avec le capitaine Costeur et le lieutenant Lorey. La situation est critique. Le capitaine Camilli, qui a organisé des débris d'unités dans le village, entreprend de dégager le château, pendant que le colonel D'Olonne, au Plessier, fait de même. L'ennemi est rejeté du parc. Pendant la nuit, les héros du 350^e sont relevés par un bataillon du 355^e. Les sous-lieutenants Broue et Pecquer ont été tués.

1^{er}-15 avril. - Le régiment se reforme à l'arrière et reçoit des renforts. Après une alerte à Coullemelle, il s'embarque pour les Vosges.

Secteur des Vosges

15-23 avril. - Le régiment se rend par étapes dans la région de Saint-Clément. Les unités occupent tour à tour les centres de résistance de la région au nord de la Vesouse.

25 avril. - Le 350^e reçoit la fourragère aux couleurs de la Croix de guerre, et la citation suivante :

« Sous le commandement énergique du lieutenant-colonel Lagarde, a repoussé, le 30 Mars 1918, cinq assauts furieux de la Garde allemande et a soutenu victorieusement, le 31 Mars, le choc d'une nouvelle attaque d'une violence extrême. Submergé sous le nombre, cerné dans un village que les vagues d'assaut ennemies avaient complètement dépassé, le 350^e régiment d'infanterie a lutté héroïquement pendant plus d'une heure, permettant le déclenchement des contre-attaques que son chef avait préparées d'avance et qui ont permis de reprendre, après une lutte des plus âpres, la position qu'il avait reçu l'ordre de tenir coûte que coûte ».

17 mai. - Le lieutenant-colonel Tixier remplace le colonel Lagarde qui prend le commandement de l'I. D. 12.

Secteur à l'est de Vierzy

28 juillet. - Le capitaine Lafont est tué.

31 juillet. - Le régiment organise le terrain pour l'attaque du lendemain.

1^{er} août : Hartennes. - Une première attaque sur le village et le bois d'Hartennes ne donne que de faibles résultats et nous cause des pertes, malgré la ténacité des troupes d'assaut. Sont tués : le capitaine Jay, les lieutenants Albert, Burelli, Cazetau, Allard, Flamant, Kessler, Bouvier et Faulmeyer.

2 août. - L'attaque est reprise et cette fois réussit ; le 5^e bataillon s'empare d'une batterie de 77 ; l'ennemi se replie en détruisant les routes et en se protégeant par son artillerie. Le village de Chacrise est atteint.

3 août. - La progression continue malgré le feu des mitrailleuses allemandes. Ciry-Salsogne est pris. Ont été intoxiqués par les gaz : le commandant Nouaillan, l'aide-major Funel, les lieutenants Dessard et Dupleix. Le régiment est relevé dans la nuit.

4 août. - Les bataillons tiennent le secteur avec des relèves fréquentes. On prépare le passage de l'Aisne.

Passage de l'Aisne

4 septembre. - L'Aisne est franchie par une compagnie, puis par tout le régiment.

5 septembre. - Le bataillon Costeur progresse en direction du fort de Condé.

6 septembre. - Les bataillons Costeur et De Nouaillan progressent et dépassent la ferme Verdonne en prenant deux mitrailleuses et deux canons.

7-10 septembre. - L'avance continue malgré les mitrailleuses ennemies. La compagnie Dugast s'empare d'un ouvrage.

14-15 septembre. - Soutenus par des chars d'assaut, les bataillons Caille et De Nouaillan marchent de l'avant, font quatre vingt sept prisonniers et prennent dix mitrailleuses.

10 septembre - 4 octobre. - Période de repos dans des cantonnements. Le colonel Tixier quitte le régiment.

Campagne de Belgique

5 8 octobre. - Le régiment embarque à Neuilly-Saint-Front à destination de la Belgique (région de Bergues). Le lieutenant-colonel Barthélemy prend le commandement du régiment.

9-23 octobre. - Le 350^e se rapproche des lignes par la forêt d'Houthulst-Pitheim-Poelberg.

24 octobre. - Le régiment doit prendre la première ligne le long de la voie ferrée Gand-Courtrai. La journée est mouvementée : notre relève est sérieusement bombardée, l'attaque réussit d'abord (à 9 heures, il y a plus de cent prisonniers), mais une contre-attaque rejette le bataillon Costeur ; pourtant la situation est rétablie dans l'après-midi. Les sous-lieutenants Corneloup, Thomassin et Rossignol sont tués.

27 octobre. - Une opération de nuit permet une avance sensible à l'ouest de la voie ferrée.

28-30 octobre. -- Le bataillon Costeur progresse pied à pied.

31 octobre. - L'armée française doit rejeter l'ennemi au-delà de l'Escaut. La progression est faible, pourtant les bataillons Corrion et De Nouaillan font soixante trois prisonniers et s'emparent de deux canons.

1^{er} novembre. - L'attaque reprend en direction de Baterboeclé et Neder-Reighem qui sont rapidement atteints. A 12 h. 30, Asper est encerclé. Les pionniers franchissent le Morbeck en radeau.

7-9 novembre. - Le 4^e bataillon à la disposition du 54^e d'infanterie, occupe la rive ouest de l'Escaut. Le 9, il attaque et s'empare de Puithoeck.

10 novembre. - L'attaque devient générale et s'avance dans la direction de Vogelsang, boucle Saint-Denis, Strypen-Lottegen. Le soir, le régiment a pris un canon, deux mitrailleuses et fait des prisonniers.

11 novembre. - La lutte est arrêtée par la nouvelle de l'armistice. Le vaillant 350^e peut jouir de son succès, juste récompense de ses durs combats et de ses fatigues.

En Alsace

Le régiment reste encore quelque temps dans la région puis se déplace par voie de terre pour embarquer le 25 décembre à destination de l'Alsace. L'entrée dans Haguenau, le 29 décembre, est triomphale.

Le 350^e reçoit sa troisième citation à l'Ordre de l'armée :

« Superbe régiment qui, sous le commandement du lieutenant-colonel Tixier, a montré sur l'Aisne, pendant cinquante quatre jours de combat, un allant magnifique, une ténacité, une endurance inlassables et une grande habileté manœuvrière ; a contribué à la prise de très fortes positions et au passage de vive force de l'Aisne, avançant de trente kilomètres. Sous le commandement du lieutenant-colonel Barthélemy, a fait preuve, dans les Flandres, des mêmes qualités solides et brillantes, délogeant l'ennemi des bords de la Lys, le chassant au-delà de l'Escaut, capturant prisonniers et mitrailleuses, combattant jusqu'à la dernière minute ».

Le Général commandant la 6^e armée : DEGOUTTE.

En janvier 1919, à Merzweiler, le 350^e est dissous après une dernière revue passée par son chef, le lieutenant-colonel Barthélemy.